2

THÉATRE CHOISI DE COLLÉ.

TOME SECOND.





A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

Digitized by Google

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.



Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DES ADIEUX DE LA PARADE.

APRÈS avoir vu représenter quelques Parades, l'on s'en dégoûta bien vîte ; et c'est à cette occasion que fut fait le Prologue suivant, qui annonce des Comédies de Sociétés.

L'on ne se fut pas amusé à jouer des Parades il y a vingt ans, et plus, si les Proverbes charmans de M. Carmontel eussent été imprimés alors.

Digitized by Google

NOTE
DES RÉDACTEURS.

L'AVERTISSEMENT que Collé a mis au-devant de son Prologue des *Adieux de la Parade* en fait suffisamment connoître le sujet ; et quant à celui de la Comédie du *Galant Escroc*, qui est tiré du Conte intitulé : *A Femme avare galant escroc*, et que La Fontaine a imité de Boccace, tout le monde le connoît assez pour que nous soyons dispensés de le détailler à nos Lecteurs.

Ce Prologue et cette Comédie étant du genre libre, qui ne peut être joué qu'en Société, nous ne trouvons ni sur l'un, ni sur l'autre, dans les Historiens du Théatre aucun jugement, ni aucune anecdote, que nous puissions rapporter ici.

LE GALANT ESCROC,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PRÉCÉDÉE

DES ADIEUX DE LA PARADE,

PROLOGUE, EN VERS LIBRES,

DE COLLÉ;

Représentée sur des Théatres de Sociétés.

A

Digitized by Google

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

LA PARADE. (Ce rôle doit être joué par un homme, grotesquement habillé en femme.)

L'AUTEUR.

LA FAUSSE DÉCENCE.

LA FONTAINE.

LA GRAVELURE.

La Scene est au bas du Parnasse.

LES ADIEUX DE LA PARADE, PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA PARADE, L'AUTEUR.

LA PARADE.

AH ! ça, Monsieur l'Auteur, ah ! ça,
Vous savez comme je me prête ?...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Madame la Parade, allons, laissez-moi-là.

LA PARADE.

Queu petit impoli c'est-là !
Quoi ! c'est ainsi que l'on me traite,
Après m'avoir fait treize enfans, (1)

(1) L'on avoit joué une douzaine de Parades. (Note de l'Auteur.)

Que sur notre Théatre on a vu triomphans?
Treize enfans!...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

J'en veux faire à présent à Thalie.

LA PARADE.

Vilain impur! où c'qu'est le sel
De faire des enfans à la Reine Athalie?
A la mere de Jézabel?

L'AUTEUR.

Eh! non pas: je vous dis Thalie,
La Muse qui préside au comique sensé;
Je veux faire une Comédie.

LA PARADE.

Comment! Rossignol d'Arcadie!
Tu voudrois me quitter?

L'AUTEUR.

Eh! mais, j'y suis forcé.
Je vois de nos enfans qu'on n'a plus la folie...
Vous avez vu siffler, d'un façon polie,
Par le délicat Spectateur,
Notre *Isabèlle Précepteur*,
Dont l'indécence étoit exécrable et jolie!

LA PARADE.

Eh! comment voulois-tu que cette Piece prît?
Sarpédié! n'est-il pas notoire
Que ce jour-là l'Acteur eut trop peu de mémoire;
Et le Spectateur, trop d'esprit?

L'AUTEUR.

Comment ! rien ne vous humilie ?

LA PARADE.

Eh ! non ; le goût se perd... Le Spectateur s'oublie,
Car il ne se peut pas que nous intéressions
Par des scenes plus indécentes ;
Que dans les détails nous glissions
Des ordures plus élégantes,
Et qu'à tous propos nous plaçions
Des choses plus extravagantes !...
Voyons : que veulent-ils enfin que nous fassions ?

L'AUTEUR, *d'un air d'humeur.*

Eh ! rien, Madame, rien !... Tout ce qui reste à faire
Lorsqu'on commence à déplaire,
C'est de ne reparoître plus.

LA PARADE, *en fureur.*

V'là donc, cruel amant ! voilà donc tes rebuts ?
V'là donc comme en ce jour tu traites la Parade ?
V'là donc le cas que tu fais des beaux Arts ?...
Adieu, monstre !... Je vais me mettre en embuscade,
Et me prostituer le long des Boulevards !

(*Elle sort, en pleurant.*)

SCENE II.

L'AUTEUR, *seul.*

Voyez la funeste menace!...
Mais, poursuivons mon projet calotin.
(*Regardant dans le lointain.*)
J'apperçois le bas du Parnasse;
Cherchons-y cette Muse, au regard libertin,
Qui, jadis, inspira Bocace.
Mais, ne la vois-je pas?... Non, ce masque à la main
Me désigne Thalie.

SCENE III.

LA FAUSSE DÉCENCE, *un petit masque à la main;* L'AUTEUR.

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant.*

Eh! non, ce n'est point elle...
Mais, je vous arrête en chemin
Pour vous donner des conseils, pleins de zele...
Je sais que vous quittez la Parade, et je vais...

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ah! Madame, pardon; trouverez-vous mauvais
Si j'ose prendre la licence

De vous demander votre nom ?...
C'est que j'en meurs d'envie...

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant.*

Oh ! non ;
Je le dis, volontiers... Mon nom est La Décence.
C'est moi qui dans le monde établis les égards,
L'étiquette et la convenance ;
Qui d'une feinte Agnès compose les regards,
Et qui lui fais sa contenance.
Je donne le bon ton ; je supprime l'aisance.
C'est moi qui fais donner dans les plus grands écarts
Le beau sexe, avec bienséance.

L'AUTEUR, *à part.*

Eh ! je me la remets ! c'est La Fausse Décence !

LA FAUSSE DÉCENCE.

Que dites-vous tout bas ?

L'AUTEUR, *voulant s'éloigner.*

Mais je dis que je pars.

LA FAUSSE DÉCENCE, *le retenant.*

Eh ! pourquoi donc ?

L'AUTEUR.

C'est qu'il me semble,
Pour répondre à votre pourquoi,
Que jamais la Décence et moi
N'avons eu, ni n'aurons rien de commun ensemble.

LA FAUSSE DECENCE.

Tant pis pour vous, Monsieur!... Quittez ce ton grivois;
L'on ne plaît plus par la licence.
Il n'est point de plaisirs où n'est point La Décence,
Et l'on les trouve tous en observant ses loix...
Par exemple, je sais une femme divine...
Elle a toujours deux amans à la fois;
Je vous dis : toujours deux, et c'est très-souvent trois;
Mais c'est si décemment, si fort à la sourdine
Qu'elle les rend heureux pendant qu'on l'imagine
Indécise encor dans son choix..

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Cette femme, je la devine;
C'est vous même.

LA FAUSSE DÉCENCE, *se récriant.*

Moi? moi?

L'AUTEUR.

Je le parîrois; mais
Je n'abuserai point de cette confidence,
Échappée à votre imprudence;
Et je vous quitte, pour jamais.
(*Il fait encore quelques pas pour s'éloigner.*)

LA FAUSSE DÉCENCE, *le retenant, de nouveau.*

Mais, arrêtez... Je viens aider à vos projets.
Vous gagnez mon estime en quittant la Parade.

Essayez de traiter quelqu'honnêtes sujets.
Allons, voyons, mon camarade;
Pour vous la Comédie aura quelques attraits.
Lisez ; j'apporte ici quelques titres exprès.
(*Elle lui remet un papier.*)

L'AUTEUR, *lisant.*

« *La Princesse de Clèves, Paméla, La Belle Mague-*
» *lonne, Grandisson, Clarisse.* »

(*Après avoir lu, et en lui rendant son papier.*)

Non, je ne donne pas dans pareille embuscade !
Car, Madame, il est bon de vous dire, en passant,
Que si j'ai quitté la Parade,
C'est pour être moins indécent;
Mais je ne veux pas être fade.

LA FAUSSE DÉCENCE, *d'un air auguste.*

Vous ne méritez pas que l'on vous persuade !

L'AUTEUR.

Si vous me proposiez de traiter *Tanzaï*,
Peut-être bien...

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant, avec un cri et une grimace.*

Ah! fi! je l'ai toujours haï!

L'AUTEUR.

J'en suis fâché pour vous ; car ce conte folâtre
Offre à la Comédie et d'excellens portraits,
Et des caracteres très-vrais !

LA FAUSSE DÉCENCE, *d'un air ironique.*

Fort bien ! A votre place, aussi, je risquerois
De faire un jour, en plein Théatre,
Parler les *Bijoux indiscrets.*

L'AUTEUR.

Pourquoi non ? Je ne vois pas, moi, que l'on raisonne,
Dans le monde, beaucoup mieux qu'eux !

LA FAUSSE DÉCENCE.

Fi ! l'horreur !... Je vous abandonne !...
(*A part, en voulant s'en aller.*)
Cet homme est-il assez affreux ?

L'AUTEUR, *la retenant.*

Qu'un moment, à mon tour, ici je vous arrête,
Pour ne nous revoir de nos jours.
Déesse, qui n'avez que le dehors honnête,
Écoutez mes avis ; ils sont bons, et sont courts :
Réglez vos actions, plutôt que vos discours ;
Et ne vous faites point toujours
Des chimeres pour les combattre.
Souvenez-vous qu'au tems du joyeux Henri-Quatre
La Gravelure dominoit.
L'on disoit, tout à trac, le mot, comme il venoit.
L'on ne connoissoit point, dans notre ancien langage,
Cette Décence, triste et pédante et sauvage,
Que le défaut de mœurs, en ce siecle perdu,
Met en place de la vertu ;
Mais, aussi, dans cet heureux âge,
En revanche, on voyoit plus d'une femme sage ;
Au lieu que, de nos jours...

LA FAUSSE DÉCENCE, *l'interrompant d'un air de mépris.*

Arrête !... A cet outrage,
Tant et tant de fois rebattu,
Je ne puis tenir davantage...
Tu ne vaux pas l'honneur de te voir combattu !

(*Elle sort avec indignation.*)

SCENE IV.

L'AUTEUR, *seul.*

Je ne voudrois que cette femme seule
Pour ennuyer une Cité !
Quand verrai-je bannir de la société
Cette respectable bégueule,
Qui sait du François même éteindre la gaîté?

SCENE V.

LA FONTAINE, *habillé comme les personnages à manteau de Moliere, et portant, sur son manteau, des volans, de satin jaune, ou orangé, où sont écrits, en lettres noires, les titres de plusieurs de ses contes;* L'AUTEUR.

LA FONTAINE.

AH! serviteur, mon patriote!

L'AUTEUR.

Excusez-moi, Monsieur, je ne vous remets plus.
A votre perruque à calotte,
Je vous prendrois pour Gorgibus.

LA FONTAINE.

Eh! quoi, la chose encor peut-elle être incertaine?
Sur mon manteau j'ai fait attacher mon blason...
(*Montrant ses volans.*)
Regardez... Mais, je suis (pour vous tirer de peine)
Le bon-homme Jean La Fontaine.

L'AUTEUR.

Eh! vraiment, oui, c'est vous! Eh! vous avez raison!
(*Examinant et lisant sur les volans de son habit.*)
« *Joconde, Les Lunettes, Le Tableau, Nicaise, l'Her-*
» *mite, Le Berceau.* »

LA FONTAINE.

LA FONTAINE.

Je viens vous engager à mettre sur la scene
Un de mes Contes... là, choisissez le meilleur.
(*Il lui montre tous ses volans.*)

L'AUTEUR.

Je le veux bien ; mais tout ce qui me gêne,
C'est qu'ils vont dire encor que je suis trop obscene.

LA FONTAINE.

Eh ! quand on le diroit, voyez le grand malheur !
A-t-on jamais sur cela rien à craindre ?
Quand on le dit, ce n'est pas pour s'en plaindre !
Choisissez ; n'ayez point de peur.

L'AUTEUR.

Sur mon ton libre ils m'ont tant fait la guerre...

LA FONTAINE.

(*A part.*)
Bon ! bon !... Embarrassons-le; et j'en sais un moyen.
(*À l'Auteur, d'un ton malin et de persifflage, en lui désignant un de ses volans, et en lisant :*)

La jument du compere Pierre.

Tenez, c'est un sujet qu'on peut mettre, très-bien,
Sous les yeux de votre Parterre.
Rendez-le tel qu'il est, et qu'il n'y manque rien.
L'on vous demande ici des Pieces à spectacle ;
Ce Conte, en action, en doit présenter un,
Qu'on ne doit pas trouver commun !

L'AUTEUR.

Oui-dà !... Mais, j'y vois quelqu'obstacle !

LA FONTAINE, *se retenant de rire.*

Ma foi ! moi, je n'en trouve aucun.
Encore un coup, voyez que de jeu !... de spectacle
Ce sujet-là vous donne !... Eh ! quel moment !
Si vous pouvez le rendre décemment ;..
Et l'on peut s'en tirer.

L'AUTEUR.

Je vous crois un oracle,
Mais, sur ce point, je suis d'un autre sentiment.
(*Appercevant La Fontaine, qui éclate de rire.*)
Quoi ! vous me persifflez ?... Je suis bien sot, vraiment !

LA FONTAINE, *riant encore.*

Eh ! bien, cherchez un autre Conte,
Qui n'aille point au criminel.
Trouveriez-vous mieux votre compte
Dans *La Chose impossible*, ou *L'Anneau d'Hans-Carvel* ?

L'AUTEUR.

Tout aussi peu !

LA FONTAINE.

Prenez : *A Femme avare*,
Galant escroc.

L'AUTEUR.

L'aventure est bizarre !...
J'en ai le plan tout fait !... Mais il est bien gaillard !

LA FONTAINE.

Tant mieux !... Mais, mettez beaucoup d'art
A farder les détails, à bien voiler l'ordure !...
(*Appercevant la Gravelure.*)
Eh ! par bonheur, ici le hasard nous procure
Cette muse gauloise, et dont l'esprit naïf,
L'air sans apprêt, le crayon expressif,
Me fit dans mes écrits égayer la nature ;
C'est la gentille Gravelure !

SCENE VI et derniere.

LA GRAVELURE, LA FONTAINE, L'AUTEUR.

LA GRAVELURE, *voilée d'une gaze très-fine, à l'Auteur.*

Oui, c'est moi, qui, gaîment, viens vous offrir mes soins.
Mon but est de vous satisfaire.
Je sais tous vos projets, j'entre dans vos besoins ;
Mais, c'est à la charge, au moins,
Que, quand j'aurai de vous affaire,
Vous entrerez aussi dans ce qui peut me plaire ?

LA FONTAINE.

La chose est juste, de tous points.
Madame, à nos efforts que les vôtres soient joints ;
C'est *Le Galant Escroc* qu'il met en Comédie.

L'AUTEUR, *vivement, à la Gravelure.*

Qu'on me passe des libertés.

LA FONTAINE, *à la Gravelure.*

Il le faut; il veut faire une Piece... hardie!

L'AUTEUR, *à la Gravelure.*

Brûlante!

LA FONTAINE, *à la Gravelure.*

Pleine de gaîtés!

L'AUTEUR, *à la Gravelure.*

De traits vifs!

LA FONTAINE, *à la Gravelure.*

De naïvetés!

L'AUTEUR, *à la Gravelure.*

D'horreurs charmantes!...

LA GRAVELURE, *l'interrompant.*

Arrêtez!...
Ce siecle, dans les mots, veut de la modestie;
Sur tout le reste il vous absout.
Les équivoques, les ordures
Sont, à présent, de mauvais goût...
(*Montrant son voile.*)
Voyez ce voile; il faut en couvrir tout...
Mais vous viendrez, très-aisément, à bout
De plaire au sexe même en faisant des peintures,
Et j'ose dire les moins pures;
Sauvez le mot, vous sauvez tout!

LA FONTAINE, *en riant.*

C'est à moi que cela vint d'abord dans la tête.)

Je tentai le premier, pour surprendre les sens,
De mettre un coloris honnête
A des tableaux fort indécens !

LA GRAVELURE.

Oui, tout dépend de la tournure.

L'AUTEUR, *éclatant de rire.*

Ma foi ! le monde, en avançant,
De plus en plus, devient plaisant ;
Comment ! même la Gravelure
Se refuse au terme indécent ?

LA FONTAINE.

Mon fils, vous aimez trop l'ordure ;
Cela vous soit dit, en passant.
Ne soyez pas, mais paroissez plus sage.

LA GRAVELURE, *reprenant vivement, à l'Auteur.*

Oui ; pourquoi donner le brûlot ?
Mon Dieu ! je gagne davantage
A présenter toujours l'image,
Et laisser deviner le mot !

LA FONTAINE, *à l'Auteur.*

Ne soyez point incorrigible !

L'AUTEUR, *hésitant.*

Oui ; je crois la chose possible.

LA GRAVELURE.

Je vais, par un exemple ici,

Vous la rendre encor plus sensible,
En vous chantant les couplets que voici.
(Elle tire une chanson de sa poche.)

LA FONTAINE et L'AUTEUR, *ensemble.*

Quoi! c'est une chanson?...

LA GRAVELURE, *les interrompant.*

Oui, c'est un vaudeville,
Dont le fonds, trop gaillard, s'adoucit par le style.
Par-là vous jugerez à quel degré, combien,
Jusqu'où l'on peut porter (et sans découvrir rien)
La transparence de mes voiles.
Écoutez... C'est un entretien
Entre un Berger, nommé Julien,
Et la Bergere Quatre Étoiles,
Dont je vous dirois bien à l'oreille le nom.

LA FONTAINE.

En ce cas, dites-le nous donc?

LA GRAVELURE.

C'est la Fausse Décence.

L'AUTEUR.

Bon!
Quoi! ce seroit cette Fausse Décence,
Dont, un seul instant, la présence
M'a donné pour un an d'ennui?

LA GRAVELURE.

Eh! oui, c'est elle-même, eh! oui;

Oui, c'est sur elle... et c'est une aventure
Qu'elle eut le mois dernier; et que la Gravelure,
Que, moi-même, j'ai mise en couplets aujourd'hui....

Or écoutez,
Et profitez.

(*Lisant.*)

« Vaudeville... » (*Interrompant sa lecture.*) C'est un Vaudeville, où l'on parle en chantant, et que l'on chante en parlant, et qu'il faut jouer.

(*Lisant et sans chanter.*)

« Écoutez-moi, Julien, écoutez-moi. »

(*En chantant.*)

« Vous ne savez point aimer;
» Julien, je veux vous former...
» —— Je le veux bien, ma Bergere.
» Malgré ma tête légere,
» Je suis fort obéissant,
» Lorsque l'on me laisse faire... »

(*En parlant.*)

« Mais arrêtez donc, arrêtez donc !...

(*En chantant.*)

« Mais cela n'est pas décent ! »

« En vous rangeant sous ma loi,
» Je veux qu'on ait, avec moi,
» Du respect et point d'audace...
» —— Moi, le respect m'embarrasse,

» Dit Julien, en l'embrassant ;
» J'aime, je le dis, j'embrasse. »

(*En parlant.*)

« Eh ! mais, attendez donc, attendez donc !

(*En chantant.*)

» Mais cela n'est pas décent ! »

« Julien n'attaquoit pas mal ;
» Et, d'un combat inégal,
» La Bergere, enfin, se lasse.
» Elle se rend, avec grace ;
» Le regarde, en rougissant ;
» Et dit, encore, à voix basse :
» Mais cela n'est pas décent ! »

« Après avoir à ses loix
» Manqué de respect deux fois,
» Il n'en dit pas davantage.
» La Bergere l'encourage,
» Et lui dit, en l'agaçant :
» Votre silence m'outrage ;
» Mais cela n'est pas décent ! »

L'AUTEUR.

Quoi ! Madame la Gravelure,
En conscience ! quoi ! c'est-là
Ce que vous appellez tournure ?
Oh ! je me rends ; oh ! me voilà
Prêt à traiter, dans ce goût-là,
Ce Conte, qu'offre ici le divin La Fontaine !

LA GRAVELURE, *emmenant La Fontaine.*

Allons donc arranger cela.

L'AUTEUR, *aux Spectateurs.*

Vous, de grace! qu'il vous souvienne,
Messieurs, que s'il m'échappe ici quelques gros traits,
C'est que de la Parade à peine
Je suis encor sorti; j'en suis encor tout frais!

Fin du Prologue.

Digitized by Google

PERSONNAGES

DE LA COMÉDIE.

M. GASPARIN, Financier.

Madame GASPARIN, son épouse, et tante de Sophie.

SOPHIE, niece de Madame Gasparin, amoureuse du Chevalier.

LE CHEVALIER, amoureux de Sophie.

Le Comte de GULPHAR, parent du Chevalier.

La Scene est à Paris, dans un Sallon commun aux appartemens de M. et Madame Gasparin.

LE GALANT ESCROC, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul, tenant une Lettre, qu'il lit, tout bas, et paroissant parler à cette Lettre.*

EH ! mais, ma chere Madame Gasparin, vous écrivez très bien !... Vous me donnez-là un rendez-vous, en bonne forme ; cela est très-bon !... Il y a long-tems que j'ai envie de vous avoir, et votre Lettre est satisfaisante à cet égard... Votre style est fort tendre !... oh ! très tendre ! mais vous le faites payer cher ! Comment diable ! il faut que je vous trouve deux cents louis, que vous dites que vous avez perdus au jeu ? Je vous aime ... bien.... d'accord ;... mais je ne suis pas si tendre, moi ! Deux cents louis ! à qui les emprunter ?... Parbleu ! ma chere Dame, vous me traitez comme un Financier, et je ne suis qu'un homme de qualité !... Deux cents louis !... Voilà donc où tendoient toutes les agaceries (indécentes, j'ose dire) que vous me faites,

depuis un mois ?... Vous aviez votre but. Je croyois, tout platement, moi, que vous en vouliez à mon cœur, ou à ma personne... et point du tout, c'est à ma bourse que vous en voulez... (*En levant les yeux de dessus la Lettre.*) Oh ! cela me fait naître de violens soupçons... (*En s'adressant à la Lettre.*) Ah ! ça, Madame Gasparin, répondez-moi. Avez-vous véritablement perdu cet argent là au jeu ?... Je n'en crois rien, moi ; d'autant plus que vous me demandez le secret sur cette perte, avec tant d'affectation que je parierois ma tête qu'elle n'est pas réelle... (*En levant les yeux de dessus la Lettre, et en appercevant le Chevalier.*) Ah ! voici le Chevalier, qui pourra m'en éclaircir.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

AH ! bon jour, mon petit Chevalier.

LE CHEVALIER.

Salut au Comte de Gulphar !

LE COMTE.

Quand on veut te voir, mon petit parent, il faut venir te chercher chez M. Gasparin. Mais, dis-moi, il y a cinq jours que je suis à la campagne, as-tu entendu parler d'une perte de deux cents louis que la

la Gasparin a faite au jeu, depuis trois ou quatre jours?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Non, Monsieur, et rien n'est si faux que cette prétendue perte au jeu. C'est un ridicule qu'on veut lui donner. Voilà comme on est dans le monde; on ne finit point de faire des histoires sur les jolies femmes de Finance!

LE COMTE.

Es-tu bien sûr que ce soit si fort un conte bleu?

LE CHEVALIER, *plus vivement.*

Oh! sûr, et très-sûr! Vous savez qu'amoureux, comme je le suis, de sa niece, je ne quitte plus Madame Gaspatin? mais, notamment, depuis dix jours, je n'ai pas manqué de souper tous les soirs dans ses sociétés, avec elle... et je vous dirai même une circonstance, indifférente aux autres, mais assommante pour quelqu'un qui aime, c'est que, depuis six jours, j'ai eu constamment le malheur de faire la partie de Madame Gasparin, au lieu de faire celle de sa niece!

LE COMTE, *avec finesse et en souriant.*

Rien n'est mieux prouvé! C'est une fausseté.

LE CHEVALIER.

Oh! oui, c'est une fausseté.

LE COMTE.

Oui, oui, je vois cela.. Mais, parlons d'autre

chose... Eh! bien, mon cher enfant, comment vont tes amours?

LE CHEVALIER, *avec chaleur.*

Oh! Monsieur, je suis plus amoureux que jamais de la charmante Sophie! Vous connoissez sa beauté? Eh! bien, les qualités de son cœur sont encore au-dessus... de la Philosophie dans la tête... C'est l'ame la plus sensible, la plus belle, la plus ferme et la plus tendre... Oh! oui, Monsieur, c'est bien véritablement de Sophie qu'on peut dire qu'elle réunit les vertus d'un galant homme aux graces et aux attraits de son sexe!

LE COMTE, *riant.*

Ah! ah! ah! on voit bien, mon petit Chevalier, que tu ne fais que d'entrer dans le monde! Quel Phébus! Tiens, mon ami, réduisons cela au simple; dis-moi, naturellement, l'as-tu? dis-moi, l'as-tu?

LE CHEVALIER.

La question est singuliere! Non, Monsieur. Assurément, Sophie est bien éloignée...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Tu ne veux rien dire! tu as des mœurs encore? Cela se passera.... Mais tu l'as; je vois cela, tu l'as!

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Ah! Monsieur, que tout-à-l'heure je sois...

LE COMTE, *l'interrompant.*

La, la, la, la! arrête donc! Qui diable te demande des parjures?

LE CHEVALIER, *d'un air sérieux et noble.*

Eh ! bien, Monsieur, je vous dirai, sans faire de sermens, mais très-sérieusement, que je ne l'ai pas ; et que si je l'avois je me croirois un coquin...

LE COMTE, *l'interrompant.*

De le dire ?

LE CHEVALIER.

Oui, de le dire.

LE COMTE.

Bon ! bon ! que tu es neuf ! mon pauvre garçon ! Actuellement cela se dit, comme cela se fait. On ne met pas plus de mystere à l'un qu'à l'autre.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour moi, je suis assez heureux pour ne pas connoître encore cette dépravation-là.

LE COMTE.

« Dépravation ! » Quel terme !... Mais vas donc dans le monde. Tu n'as nul usage.

LE CHEVALIER.

Oh ! s'il faut être vicieux pour....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Oh ! treve de morale, mon cher ami, l'on a tant vu de cela !

LE CHEVALIER.

Eh ! bien, oui, Monsieur, laissons cela. Revenons à mon mariage avec Sophie. M. Gasparin ne de-

mande pas mieux, mais sa femme n'est point de cet avis; et, parce que je ne suis point riche, l'intérêt s'oppose à la plus belle union.

LE COMTE.

Tu persistes donc toujours à vouloir te marier ?

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah! Monsieur, tout mon bonheur...

LE COMTE, *l'interrompant.*

A la fin, tu me ferois croire que tu n'es pas encore arrangé avec cette petite fille. Quoi! réellement tu n'es pas arrangé ? tu ne l'es pas? ... Je m'y perds!

LE CHEVALIER, *fiérement, et d'un air presque menaçant.*

Tenez, M. le Comte, faites sur moi tant de plaisanteries que vous voudrez, mais respectez, je vous le demande en grace...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Oh! tu es amoureux comme un Roman. Allons, cela mérite punition; il faut que je te marie, pour faire finir tes petites manieres.

LE CHEVALIER.

Eh! parlons sérieusement, de grace!

LE COMTE.

Eh! bien, oui, très-sérieusement. Je veux faire réussir ce mariage. Il n'y a que le caractere inté-

ressé, (*En riant*) et très-intéressé, de Madame Gasparin qui nous traverse ; mais il faudra que nous en venions à bout.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah ! Monsieur, je vous devrai la vie. Vous savez que Sophie et moi nous avons été élevés ensemble, et qu'elle m'étoit destinée, avant que ses parens eussent perdu tous leurs biens ; qu'un de ses oncles a laissé par testament à Sophie deux cents mille écus, à condition qu'elle se marieroit du consentement de Madame Gasparin, qui ne me trouve pas, moi, un parti assez riche pour sa niece?

LE COMTE, *après avoir rêvé pendant tout le couplet précédent, et sortant de sa rêverie, par un éclat de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE CHEVALIER.

De quoi riez-vous donc? Vous me désespérez !

LE COMTE.

Point du tout, point du tout ; je ris de l'idée qui m'est venue pour toi, comme pour moi... Chevalier, ton mariage est fait.

LE CHEVALIER.

Comment? expliquez-vous ?

LE COMTE.

Il est fait, te dis-je ; il ne sauroit manquer. Mais je ne puis te dire comment je m'y prendrai... (*En-*

Digitized by Google

trois heures, je vais à ma petite maison y faire arranger une maniere de petite alcove galante... Vous soupez avec nous ?

LE COMTE.

Je compte là-dessus... Mais je suis heureux de ne vous avoir pas manqué, car j'ai une confidence et un emprunt à vous faire, mon cher Gaspatin.

M. GASPARIN.

Voyons, M. le Comte, ce que c'est.

LE COMTE, *hésitant un peu.*

C'est... c'est... c'est une honnête femme, une citoyenne, fort belle! assez jeune, qui a même quelqu'esprit, et dont j'ai envie, depuis long-tems. Or, voici le fait. Je puis l'avoir, si je veux, mon ami, pour deux cents louis. Cela n'est pas plus fin que cela.

M. GASPARIN.

Allons donc! et vous appellez cela une honnête femme ?

LE COMTE.

Eh! mais il le faut bien : son mari a quatre-vingt mille livres de rente ; vois si ce n'est pas là une honnête femme ?

M. GASPARIN.

Est-il possible?

LE COMTE.

Oh! si possible que si vous voulez, mon cher Gasparin, me prêter les deux cents louis....

Digitized by Google

M. GASPARIN, *l'interrompant, en hésitant.*

Eh ! mais, Monsieur le Comte...

LE COMTE, *l'interrompant, à son tour, et avec un peu de hauteur.*

Quoi ! mais ?... quoi donc ?

M. GASPARIN.

Eh ! non, je suis tout prêt à vous les donner; mais c'est que je me fais une conscience de prêter de l'argent pour cela... Vous vous en repentiriez, et vous me reprocheriez... Quel diable ! une femme comme celle-là ne vaut pas deux cents louis !

LE COMTE.

Oh ! je conviens de cela ; elle ne les vaut pas.

M. GASPARIN.

Elle a beau être la femme d'un homme riche, c'est une créature que cela !

LE COMTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! si je vous la nommois, vous ne m'en parleriez pas comme cela, mon cher !

M. GASPARIN.

Eh ! dites-moi son nom, que je voie si je la connois ?

LE COMTE.

Je ne le puis, en conscience!

M. GASPARIN.

Voilà un beau scrupule ! Une femme comme celle-là mérite-t-elle des ménagemens ?

LE COMTE.

Non, ce n'est pas une femme de qualité, ce n'est point une femme qui ait un nom ; mais c'est qu'il vous est connu.

M. GASPARIN.

Eh ! bien, par conséquent...

LE COMTE, *l'interrompant, avec une sorte d'impatience.*

Par conséquent, vous ne le saurez pas... Allons au fait, mon cher Gasparin : voulez-vous me prêter ces deux cents louis, ou me laisserez-vous aller à l'usurier ?... Déja... c'est que la tête me tourne de cette aventure-là... et je suis déterminé...

M. GASPARIN, *l'interrompant, en tirant de sa poche une bourse et la lui donnant.*

Ah ! parbleu ! plutôt que de vous laisser aller à l'usurier, tenez, voilà les deux cents louis, que je viens de recevoir d'une répartition, et que j'avois mis dans ma bourse de jeu.

LE COMTE, *prenant la bourse et la mettant dans sa poche.*

Mille graces très-humbles !

M. GASPARIN.

Tenez, j'ai pourtant du regret...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Console-toi, mon ami, je tâcherai de l'avoir pour rien. Avec une pareille espece on peut bien marchander, n'est-ce pas?

M. GASPARIN.

Sûrement!... Parbleu! tâchez de l'avoir pour rien, cela en sera mille fois plus plaisant!... Ah! çà, je vous laisse.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

A propos, j'oubliois. Eh! mon ami, terminons le mariage de Sophie et du Chevalier; finissons cela: unissons ces petites bonnes gens, qui en meurent d'envie!

M. GASPARIN.

La peste! je le crois bien que le Chevalier voudroit deja avoir épousé Sophie! Indépendamment de deux cents mille écus, dont sa tante a la disposition, et qu'elle pourra fort bien être notre héritiere, à l'un et à l'autre, c'est que Sophie est une fille adorable!... Ils disent tous qu'elle a de l'esprit comme les Anges!... et, d'ailleurs, c'est que c'est le meilleur cœur... c'est tout plein de sentiment... et le sentiment est leur cheval de bataille, aujourd'hui, comme vous savez?... Mais ce mariage dépend entiérement de Madame Gasparin. . Vous avez du crédit sur son esprit; tâchez de la déterminer: je vous seconderai... Ah! çà, vous permettez?...

(*Le Comte fait un signe affirmatif, et M. Gasparin s'en va.*)

SCENE V.

LE COMTE, *seul, parlant du côté par lequel M. Gasparin est sorti.*

Je saurai bien l'amener-là sans vous, mon pauvre ami! actuellement que j'ai votre argent!... Cela est divin! sublime! ce cher mari qui me prête de l'argent pour payer sa femme! cela est unique! et puis, cette petite femme va peut-être jouer le sentiment avec moi, comme vient de dire son mari... Je vais avoir, de sa part, une scene de la premiere tendresse, et de la derniere fausseté... Je vais bien m'en donner la comédie! Il est sûr, d'abord, que je puis pousser la plaisanterie aussi loin qu'il me plaira. Le bon Gasparin est un peu imbécile... C'est un de ces Financiers épais, tels qu'ils étoient autrefois; cela ne voit rien, et cela n'entend que le son des écus.. (*Voyant entrer Madame Gasparin.*) Mais voici la divine Gasparin.

SCENE VI.

Madame GASPARIN, LE COMTE.

Madame GASPARIN, *d'un air de retenue.*

Enfin, M. le Comte, vous voilà!... Je vous attendois, avec la plus grande impatience!

LE COMTE.

Et moi, Reine, j'arrive exprès de la campagne, pour voler à vos ordres, et vous apporter les deux cents louis.

(*Tirant de sa poche la bourse que vient de lui donner M. Gasparin.*)

Madame GASPARIN, *l'interrompant.*

Laissons cela, Monsieur; j'aurois trop à rougir ..

LE COMTE, *l'interrompant.*

Rougir? Eh! de quoi donc, Madame? Seroit-ce de la passion que vous m'avez inspirée? Votre Lettre m'avoit donné lieu de penser qu'elle vous avoit touchée?

Madame GASPARIN, *affectant l'air embarrassé.*

Quand je vous l'ai écrite j'avois la tête perdue, par les revers que je venois d'essuyer au jeu, et par le peu de ressources que je me voyois pour m'en relever... L'estime singuliere que j'ai toujours faite de vos sentimens m'avoit, d'abord, fait imaginer de m'adresser a vous...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Eh! bien, Madame, c'est le parti le plus sage que vous ayiez pu prendre.

Madame GASPARIN.

Pardonnez-moi, Monsieur. La réflexion m'a fait sentir combien il étoit dangereux pour moi de vous avoir obligation!

LE COMTE.

LE COMTE.

Dangereux pour vous ? mais en quoi donc, s'il vous plaît ? N'est-il pas tout naturel de s'adresser à une personne dont on est sûr d'être aimé ?... car, je ne crois pas que vous puissiez douter de mon amour... En vérité, je raffole de vous !

Madame GASPARIN.

Eh ! c'est précisément tout cela qui m'effraye, et qui me détermine à me défaire plutôt d'une partie de mes diamans ; et c'étoit pour vous le dire que je vous attendois.

LE COMTE, *feignant d'être fâché.*

Allons, Madame, vous ne m'aimez point ; cela est clair. Je me suis abusé ; votre billet a causé mon erreur : j'avois cru y reconnoître l'amour, sous le voile de la confiance ; mais, je le vois, je ne suis qu'un visionnaire. Non, vous ne m'aimez pas ; vous ne m'aimerez jamais... Je suis bien malheureux !

Madame GASPARIN, *tendrement et baissant les yeux.*

Ou bien injuste !

LE COMTE, *avec un feint transport, et d'un ton léger.*

Ah ! vous me rendez la vie !... Mais promettez-moi donc d'abandonner le cruel dessein que vous aviez de vous défaire de vos diamans .. (*Lui montrant la bourse.*) J'ai ici de quoi vous sauver ce dé-

sagrément. Promettez-le moi; je l'exige de vous. Je dis plus : je le veux, absolument!

Madame GASPARIN, *d'un ton de mollesse.*

Mais, de grace, M. le Comte, n'exigez pas ce sacrifice-là de moi, je vous en prie. Tenez, je sens que ma délicatesse seroit blessée...

LE COMTE, *l'interrompant vivement et légérement.*

Vous parlez de délicatesse? mais savez-vous que vous offensez prodigieusement la mienne quand vous balancez? et si j'étois aussi vétillard que vous l'êtes sur le sentiment, savez-vous bien que vous me feriez imaginer que vous pensez que le plaisir que je vous fais me coûte quelque chose?... et, en honneur, cela ne me coûte rien; mais rien: d'honneur, rien!

Madame GASPARIN.

Ah! Comte, plus vous mettez de noblesse dans vos procédés, et plus vous excitez ma reconnoissance...

LE COMTE, *l'interrompant.*

De la reconnoissance? ah! je vous supplie, bannissons cette expression. Je vous aime, à la fureur! j'ose me flatter que je ne vous suis pas indifférent? Cette vérité une fois établie, tout est dit; la reconnoissance, la délicatesse n'ont plus que faire-là. C'est de l'amour dont il s'agit, du véritable amour; de celui qui rend tout commun, jusqu'à la fortune, entre gens qui en sont atteints et convaincus.

Madame GASPARIN, *tendrement.*

J'auroit mieux fait de ne vous point voir, comme, d'abord, j'en avois eu l'idée, car vous me persuadez tout ce que vous voulez!

LE COMTE, *très-légérement.*

Voilà, assurément, une belle idée que vous aviez-là! Je devrois vous en quereller... (*Il lui baise la main.*) Mais, je n'aime point les querelles. Vous êtes bien heureuse que je ne donne pas dans toutes ces miseres d'amans-là.

Madame GASPARIN, *gracieusement.*

Oh! vous avez bien raison; il vaut cent fois mieux vivre en paix!

SCENE VII.

SOPHIE, LE CHEVALIER, Madame GASPARIN, LE COMTE.

LE COMTE, *à part, en appercevant Sophie et le Chevalier.*

VOILA des témoins; profitons de l'occasion... (*A Madame Gasparin, en lui donnant la bourse.*) Tenez, Madame, voilà deux cents louis, que vous aurez la bonté de remettre à M. votre mari.

Madame GASPARIN, *en prenant la bourse et à part, pendant que le Comte salue Sophie.*

Il a donné adroitement le change à ma niece et au Chevalier, qui nous ont surpris !... (*Au Comte, tendrement.*) M. le Comte, ne vous faut-il pas de cela une petite reconnoissance ?

LE COMTE.

Comme vous voudrez, Madame.

Madame GASPARIN.

Passons donc dans mon cabinet ; je serai bien-aise que ce soit une affaire finie.

LE COMTE.

Je vous suis, Madame... (*Bas, à Sophie et au Chevalier.*) Soyez tranquilles, mes enfans ; je m'en vais travailler pour vous.

(*Il sort, avec Madame Gasparin.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, SOPHIE.

SOPHIE, *avec empressement.*

EH ! bien, Chevalier, vous n'avez pas eu le tems de me dire tantôt quel expédient le Comte avoit trouvé pour faire consentir ma tante à notre mariage ?

LE CHEVALIER.

Tout ce qu'il m'a dit, ma chere Sophie, c'est que cet expédient étoit immanquable ; mais il ne m'a pas dit ce que c'etoit. Ah ! Sophie ! pourquoi, en attendant ce consentement, ne pas assurer votre sort par un hymen secret ?

SOPHIE, *d'un ton ferme et tendre.*

Non, Chevalier ; je ne m'y prêterai jamais : il y va de votre intérêt.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah ! c'est le vôtre que j'envisage uniquement.

SOPHIE.

Le mien ne m'est rien... Je ne suis plus un parti qui vous convienne si ma tante ne fait point notre mariage. Tous les biens que je puis vous apporter ne peuvent venir que d'elle et de son consentement à notre mariage : enfin j'attends tout d'elle ; et ce n'est què pour vous que je l'attends.

LE CHEVALIER.

Eh ! que me font vos biens, pourvu que je sois assuré de vous avoir pour femme ? Eh ! quoi, ne dois-je pas appréhender ?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Pourquoi ces craintes, Chevalier ? Elles sont faites pour m'offenser, quand j'ai tout employé pour les bannir.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah ! vous me rappelez les plus doux momens de ma vie !.. Mais, généreuse et divine Sophie, plus vous avez fait pour moi, et plus je sens la nécessité d'assurer votre sort.

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Mon sort est assuré, puisque je vous en ai rendu l'arbitre absolu. Je n'ai à cet égard ni doute, ni crainte. Plus je vous ai donné de droits sur moi, plus je suis certaine d'en avoir acquis sur votre cœur et sur votre probité.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Ah ! sans doute ; et ce sont ces mêmes droits qui réclament pour vous, au fond de mon cœur, et qui me font desirer, avec passion, d'être honoré du nom de votre époux.

SOPHIE, *avec force.*

Je vous épouserai, Chevalier, et ce ne sera point en secret ; je vous le prédis. Ma tante se rendra lorsqu'elle verra que rien ne peut ébranler ma constance et ma fermeté... Je compte sur les mêmes vertus de votre part... (*Tendrement.*) Eh ! vous les avez !.. Non, mon cher Chevalier, vous ne pouvez vivre sans moi ; je connois votre cœur... Eh ! ne l'éprouvai-je pas par le mien ?... Sophie pourroit-elle vivre sans vous ?

LE CHEVALIER, *de l'air le plus passionné.*

Ah ! que vous lisez bien dans mon ame !... Je vous adore, Sophie ! oui, je vous adore ; mais que vous savez bien aimer aussi ! Ce n'est pas seulement dans vos discours que je découvre votre tendresse pour moi... un geste, un soupir, un regard ;... avec vous mon ame jouit toujours !

SOPHIE, *d'un ton ferme.*

Eh ! bien, goûtons donc notre bonheur présent, et attendons, avec fermeté, un avenir encore plus heureux.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Non, Sophie, non. Il manque à présent à mon bonheur les liens d'un hymen secret. Je voudrois qu'il y eût des chaînes plus fortes que celles du mariage pour m'unir encore plus étroitement avec vous... et, d'ailleurs, Sophie, voulez vous que je vous laisse exposée à la malignité des hommes ? Du moins, si notre intelligence se découvroit, cet hymen secret vous mettroit, autant qu'il auroit été en moi, à l'abri des propos d'un public pervers.

SOPHIE, *avec dignité.*

Eh ! que m'importe le jugement du reste des hommes ?... (*De l'air le plus passionné.* Tu es tout pour moi ; tu es seul pour moi dans l'univers... le reste de la terre ne m'est rien .. l'amour l'a anéanti pour nous !

LE CHEVALIER, *à part, avec transport.*

Quelle ame ! quelle force ! quelle dignité ! quelle vérité dans le caractere !... (*A Sophie.*) Ah ! vous me pénétrez d'amour et d'admiration !

SOPHIE, *très-tendrement et très-vivement.*

Avant que d'être sûre de ton cœur... (car je t'ai aimé la premiere; tu ne saurois me disputer cet avantage !...) Avant, dis-je, d'être sûre de ton cœur, je mettois toute ma gloire à te résister... (*Avec la plus grande vivacité.*) Je la fais consister, à présent, à te prévenir en tout, à m'immoler à toi dans tout, et à ne rien dérober aux transports de l'amour extrême que tu ressens, et que tu m'as inspiré... car, je te l'ai dit bien des fois... je n'ai jamais cru que la vertu d'une femme... (libre de tout engagement) consistât à ne point se rendre à celui qu'elle aime... Non, Chevalier, mon estime, ma confiance et mon amour pour toi, m'ont fait triompher de cette foiblesse qui caractérise les passions médiocres;... de cette foiblesse qui fait rougir une amante d'avoir tout sacrifié à son amant. Mon honneur, mes devoirs, ma vertu sont de t'aimer; mon bonheur, que tu sois convaincu de cet amour, et que tu m'aimes, s'il est possible, autant que je t'aime, moi-même !

LE CHEVALIER, *avec le dernier transport.*

Ah ! Sophie, Sophie ! vous me faites éprouver, dans ce moment, qu'il y a dans le sentiment des

plaisirs supérieurs à tous les autres, que l'amour peut donner! Oui, ce que vous venez de me dire, en me parlant de votre amour, quand vous vous honorez de votre défaite, a fait passer dans mon ame une sorte de volupté que je n'ai jamais sentie qu'avec vous... C'est une ivresse délicieuse de l'ame... Ah! Sophie, acheve mon bonheur! consens à notre mariage secret!

(*Il se jette à ses genoux.*)

SCENE IX.

M. GASPARIN, SOPHIE, LE CHEVALIER.

M. GASPARIN, *surprenant le Chevalier aux pieds de Sophie, à tous les deux.*

EH! bien, eh! bien, êtes-vous fous, vous autres? êtes-vous fous? et si ma femme, qui est une Madame honnesta, vous avoit surpris dans cette attitude touchante?... (*Au Chevalier.*) En vérité, M. le Chevalier, vous êtes bien imprudent!... Par bonheur que c'est moi, et que ma femme est occupée ailleurs!

SOPHIE.

Ah! mon oncle, soyez donc sensible à...

LE CHEVALIER, *à M. Gasparin, en interrompant vivement Sophie.*

Ah! Monsieur, Monsieur! déterminez Madame

Gasparin ; qu'elle ne differe pas plus long-tems à nous unir !

M. GASPARIN.

Eh ! mais, vraiment, oui ; je vois très-bien que cela presse ! La peste !... Mais vous savez que ma chere moitié n'est pas tendre quand il s'agit de donner de l'argent ?... (*Appercevant, de loin, venir Madame Gasparin et le Comte.*) Mais, la voici qui s'avance, avec M. le Comte... Revenez dans un moment, tous deux. On ne peut pas décemment traiter votre mariage en votre présence, mes enfans.

LE CHEVALIER, *bas, à Sophie.*

J'espere que M. le Comte aura fait de bonne besogne !

SOPHIE, *bas, en regardant venir le Comte.*

Il a le visage riant ; il a tout l'air d'avoir réussi.

(*Le Chevalier et Sophie se retirent, au moment où Madame Gasparin et le Comte entrent.*)

SCENE X.

Madame GASPARIN, LE COMTE, M. GASPARIN.

M. GASPARIN, *à Madame Gasparin et au Comte.*

EH ! d'où venez-vous donc, vous autres ?... (*A Madame Gasparin.*) Avouez, Madame, que, par la

chaleur qu'il fait, il faut que vous affectionnez bien ce damné boudoir, pour vous y tenir?

LE COMTE.

Il n'y a pas deux minutes que nous y sommes, mon cher. Je ne fais que de rentrer, moi.

Madame GASPARIN, *vivement, à M. Gasparin.*

Cela est vrai, M. le Comte arrive dans l'instant.

M. GASPARIN, *au Comte.*

Et, à propos, M. le Comte, votre affaire a donc manqué, que vous voilà revenu si-tôt?

LE COMTE.

Comment! si-tôt? Il y a déja quelque peu de tems que je t'ai quitté, et en très peu de tems un conquérant, comme moi, fait bien des choses! Va, va, ne sois pas inquiet! l'affaire est consommée, et très-consommée!

Madame GASPARIN.

Qu'est-ce que c'est donc?

M. GASPARIN.

Oh! c'est que vous ne savez donc pas son histoire?... Ces jours-ci, une fort honnête Dame, de par le monde, lui a fait des propositions, assez malhonnêtes, à tous égards; et... Mais on vous contera cela... (*Au Comte.*) Je suis impatient, à présent, de savoir si vous êtes content, M. le Comte?

Digitized by Google

LE COMTE.

Oh ! je suis excessivement content. mon ami. Mets-toi en tête, d'abord, que c'est peut-être une des femmes de Paris des plus souhaitables !

M. GASPARIN.

Bon ! bon ! d'abord... (*Montrant Madame Gasparin.*) Tenez, sans être belle, Madame Gasparin a cela, par exemple.

Madame GASPARIN.

Allons, mon ami, soyez donc sage... (*Bas, au Comte.*) Êtes-vous fou de risquer une pareille plaisanterie ?

M. GASPARIN, *au Comte.*

Eh ! de grace, dites donc ?

LE COMTE.

Eh ! bien, mon cher, c'est un teint ! des yeux !... les plus beaux bras ! la plus belle main !

Madame GASPARIN, *l'interrompant.*

De grace, Monsieur, épargnez-moi des détails aussi singuliers !... (*Bas.*) Perdez-vous l'esprit ?

M. GASPARIN.

Laissez-le donc dire. S'il louoit cette femme sur des beautés que vous n'eussiez pas, alors je ne serois point étonné que votre amour-propre fermât la bouche à M. le Comte ; mais, quel diable, n'avez-vous pas les plus belles mains du monde ? Ainsi ne

ne l'interrompez donc pas .. (*Au Comte.*) Eh ! bien, eh ! bien, M. le Comte ?

LE COMTE.

Eh ! bien, mon ami, c'est... Que veux-tu que je te dise ? un teint de la derniere fraîcheur, un embonpoint raisonnable... des trésors...

Madame GASPARIN, *l'interrompant encore.*

Doucement donc, Messieurs, doucement ! Voilà des propos... Je ne suis point ridicule ; mais une femme qui se respecte n'est point faite pour entendre toutes ces folies-là ! Je m'en vais vous quitter, Messieurs.

M. GASPARIN.

Et cela parce qu'on loue une autre femme devant vous ? Voilà comme vous êtes toutes. Si c'étoit de vous dont il fût question et dont on dît des choses aussi agréables, vous ne nous menaceriez pas de vous enfuir !

Madame GASPARIN.

Ce n'est point cela, Messieurs ; mais c'est que cela devient trop fort !... (*Bas, au Comte.*) Cessez donc cette badinerie ; elle m'inquiete !

M. GASPARIN.

Malgré ce qu'elle vous dit, tout bas, continuez toujours ; croyez-moi !

LE COMTE.

Eh ! bien, pour ne pas déplaire à Madame, je

finirai, en disant que c'est une femme vive, enjouée. et, pourtant, tendre à l'excès, quand il faut l'être!

M. GASPARIN, *à Madame Gasparin.*

Oh! voilà, Madame, par exemple, ce qui vous manque, à vous!

Madame GASPARIN.

Eh! qu'ai-je affaire-là, moi, Monsieur?

M. GASPARIN, *au Comte.*

Oh! c'est que Madame Gasparin est une belle statue, un beau marbre; et puis voilà tout.

LE COMTE.

Cette femme-là ne ressemble donc pas à Madame; rien n'est si différent!

M. GASPARIN.

Eh! mais, tant pis pour Madame, à la vertu près; cependant... Eh! bien, achevez donc?

LE COMTE, *d'un air froid et fat.*

Tout est dit, mon ami; j'en suis amoureux;... amoureux fou!

Madame GASPARIN, *d'un air inquiet.*

Vous amoureux, M. le Comte?

LE COMTE, *avec sang froid, et d'un air de fatuité et de persifflage.*

Oui, Madame, amoureux, à en perdre la tête!

et ce qui en est cause, c'est que je ne puis douter que je ne l'aie passionnée, et qu'elle ne m'aime aussi à la fureur !

M. GASPARIN, *ironiquement, et lui riant au nez.*

Vous en êtes aimé à la fureur ? Vous croyez cela ? Cependant, elle n'a pas moins pris vos deux cents louis !... (*A Madame Gasparin.*) Car j'avois oublié de vous dire que cette femme avoit mis cette noble condition à son marché... (*Au Comte.*) Elle vous adore donc ; et elle a pris votre argent ?

LE COMTE.

Point du tout, mon ami, point du tout... elle m'a rendu tes deux cents louis ; (*Montrant Madame Gasparin.*) et cela est si vrai que je viens, dans l'instant, de les remettre à Madame, en présence du Chevalier et de Sophie, et dans la même bourse que tu me les a donnés.

Madame GASPARIN, *à part.*

Quel fourbe !

M. GASPARIN, *à Madame Gasparin.*

Vous avez mes deux cents louis, Madame ?

Madame GASPARIN, *hésitant ; et d'un air très-embarrassé.*

Oui, Monsieur... oui... Monsieur.

LE COMTE, *à M Gasparin.*

Oui, Madame n'est entrée dans son cabinet que pour les serrer dans sa petite armoire.

Madame GASPARIN, *à part.*

Peut-on être plus cruellement dupe ?

M. GASPARIN.

Ah ! çà, Madame, si vous vouliez bien me faire l'honneur de me rendre mes deux cents louis ; et, tout-à-l'heure ?

Madame GASPARIN, *d'un air d'humeur.*

Oh ! tout-à-l'heure, Monsieur, tout-à-l'heure ; je vais vous les chercher. N'avez-vous pas peur ?... (*Au Comte, en s'en allant.*) Vous êtes un monstre !

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

LE COMTE, M. GASPARIN.

LE COMTE.

Ah ! ça, mon cher ami, au retour de ta chere femme, décidons-la pour le mariage du Chevalier ; finissons cela ?

M. GASPARIN.

Oui, oui... Mais dites-moi donc, M. le Comte, par quel miracle vous a-t-on rendu votre argent, donc ?

LE COMTE, *à part.*

Que lui dirai-je ?... (*A M. Gasparin, d'un air embar-*

rassé.) Eh! mais, mon cher, c'est que .. c'est que j'ai eu affaire à une femme équitable, remplie de justice'

M. GASPARIN.

Comment?

LE COMTE.

Elle a d'abord pris l'argent.

M. GASPARIN.

Eh! pourquoi donc ensuite l'a-t-elle rendu?

LE COMTE.

Par un esprit de justice, te dis-je... Elle s'est crue obligée de payer de quelque retour... les attentions... suivies...

M. GASPARIN, *l'interrompant, d'un air riant.*

Bon! quel chien de conte?

LE COMTE.

Oh! non, cela est vrai. Est-ce à un ami qui m'a prêté si généreusement son argent, pour cela, que je voudrois en imposer?

M. GASPARIN.

Allons donc, allons donc, vous badinez?

LE COMTE.

Non, encore un coup, cela est comme je te le dis; et, comme, par un hasard, qui n'arrivera plus, je suis tombé sur l'ame la plus généreuse et la plus reconnoissante, elle s'est piquée d'avoir de bons procédés aussi de son côté,

M. GASPARIN, *riant.*

Oh! cela est trop plaisant! Voilà une femme que j'estime, par exemple! Voilà une femme qui a des mœurs, celle-là!

LE COMTE.

Oh! dame, mon roi, voilà la grande maniere de forcer les femmes à rendre, ou à ne pas prendre d'argent!

M. GASPARIN.

Monsieur, j'en fais mon compliment à la femme que vous avez eue! Je vous prie de le lui dire.

LE COMTE.

Je n'y manquerai pas.

M. GASPARIN.

Je ne vous aurois jamais cru si merveilleux!

LE COMTE.

Tu n'avois qu'à le demander; toutes les femmes te l'auroient dit.

SCENE XII.

Madame GASPARIN, LE COMTE, M. GASPARIN.

Madame GASPARIN, *à M. Gasparin, en lui rapportant la bourse, et en la lui rendant, de mauvaise grace.*

TENEZ, Monsieur, voilà votre argent, tenez.

LE COMTE, *à M. Gasparin.*

Parbleu! mon ami, Madame vous rend votre argent de si bonné grace que vous devriez le lui laisser. C'est une galanterie qu'elle mérite de vous, à tous égards!

M. GASPARIN, *reprenant la bourse.*

Au contraire, je lui demande de l'argent, moi, en la pressant de conclure le mariage de Sophie et du Chevalier.

Madame GASPARIN, *d'un ton d'humeur.*

Eh! Monsieur, ne vous ai-je pas dit, cent fois, que M. le Chevalier n'étoit pas assez riche pour....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Eh! mais, prenez donc garde, ma chere Dame qu'il est homme de grande qualité; qu'il m'appartient, de très-près... Capitaine de Cavalerie, à vingt-deux ans. Quel diable! il ne faut qu'un malheur pour qu'il ait un Régiment.

M. GASPARIN, *à Madame Gasparin.*

Eh! mais, entrez donc dans ces raisons.

Madame GASPARIN, *d'un ton sec.*

Vous appellez cela des raisons!

LE COMTE, *d'un ton imposant.*

Oh! bien, j'en vais dire à Madame qui, peut-être, lui feront plus d'impression .. (*A M. Gasparin.*) Tenez, M. Gasparin, allez chercher ces deux jeunes amans; qu'ils viennent se jetter aux pieds de Madame. Pendant ce tems-là...

M. GASPARIN, *l'interrompant.*

Je vais vous les amener, moi-même. Nous tomberons à ses genoux... nous... nous... Allons, allons, je vais vous les faire venir.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

Madame GASPARIN, LE COMTE.

LE COMTE, *d'un air tranquille.*

AH! ça, Madame, vous voyez combien je desire ce mariage; est-ce trop me flatter que de croire que vous me devez quelque complaisance?

Madame GASPARIN, *vivement.*

Moi, Monsieur? Je ne vous dois que ma haine....

Après l'indignité et l'horreur de votre procédé avec moi, c'est abuser du mépris que j'ai pour vous que d'exiger d'autres sentimens de ma part!

LE COMTE, *froidement.*

Mais, attendez donc, ma belle Dame....

Madame GASPARIN, *l'interrompant vivement.*

Que voulez-vous que j'attende pour vous détester, Monsieur? Vous trahissez ma confiance et mon amour! vous profitez inhumainement, pour me tromper, du malheur inoui qui m'est arrivé au jeu! vous terminez, enfin, tout cela par me faire l'objet de la plus cruelle et de la plus sanglante plaisanterie! et devant mon mari, encore!... et, après cela, vous venez me demander froidement des graces, quand vous devriez avoir tout à craindre des effets de ma vengeance?

LE COMTE, *toujours se possédant.*

Oh! de la vengeance!... doucement, Madame, doucement. Mon procédé n'est point aussi odieux qu'il le paroît. Je savois, je suis sûr, et il m'est démontré que votre perte au jeu est purement imaginaire.

Madame GASPARIN, *à part.*

O Ciel! qui peut lui avoir dit?...

LE COMTE, *avec un sang-froid plus affecté encore.*

D'ailleurs, Madame, il n'est nullement prudent de se brouiller avec quelqu'un qui a notre secret.. Il

est vrai que je suis trop galant homme pour en abuser, et que vous pouvez penser assez bien de moi....

Madame GASPARIN, *l'interrompant, impétueusement.*

Oh! je pense, Monsieur, que l'on ne vous croira pas : voilà tout ce que je pense de bien de vous. Toutes les femmes prendront mon parti. Elles sont toutes intéressées à ne point laisser prendre créance à des histoires pareilles ; elles feront regarder celles que vous débiterez sur mon compte comme une fable odieuse, et la calomnie la plus atroce!

LE COMTE.

Eh! Madame, au contraire, par jalousie, par envie, elles appuieroient toutes le conte que je ferois de vous.

Madame GASPARIN, *à part.*

Oh! cela n'est que trop vrai!

LE COMTE, *d'un ton de persifflage amer.*

Et puis, sans cela même, j'ai une Lettre de vous, qui feroit une preuve bien convaincante de cette cruelle anecdote. Mais, cette Lettre, je ne la lirai à personne. Je suis incapable, comme je vous le dis, de conter cette histoire-là, ni en prose, ni en vers, quoique je tourne passablement bien quelquefois un couplet. Je me regarderois comme un peu trop méchant de vous chansonner... Oh! je suis à



Digitized by Google

cent lieues de ces procédés-là, moi, j'en suis à cent lieues !

Madame GASPARIN, *se radoucissant.*

Ah ! cruel ! du ton dont vous le dites, je prévois que vous vous préparez à me faire toutes les noirceurs...

LE COMTE, *l'interrompant, d'un ton plus naturel.*

Non, Madame, non, je vous arrête-là. Consentez au mariage de mon parent, et je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais conter l'aventure en question, même sous des noms supposés ; je vous en donne ma parole d'honneur, et je vous rends votre Lettre.

SCENE XIV et derniere.

M. GASPARIN, LE CHEVALIER, SOPHIE, LE COMTE, Madame GASPARIN.

M. GASPARIN, *à Madame Gasparin, en lui montrant le Chevalier et Sophie.*

TIENS, Madame Gasparin, prends pitié de ces pauvres enfans ; ils me fendent le cœur !

LE CHEVALIER, *à Madame Gasparin, en se jettant à ses pieds.*

Ah ! Madame, rendez-moi le plus heureux des hommes !

SOPHIE, *à Madame Gasparin, aussi en se jettant à ses pieds.*

Ah! ma tante, ce n'est que dans vos bontés...

M. GASPARIN, *l'interrompant, à Madame Gasparin.*

Tiens, Madame Gasparin, peu s'en faut que je ne me jette aussi à tes pieds, pour...

LE COMTE, *l'interrompant d'un ton imposant, à Madame Gasparin.*

Allons, Madame, un tableau aussi touchant et les raisons que je viens de vous donner ne vous permettent plus de balancer un moment.

Madame GASPARIN, *d'un air contraint, à Sophie et au Chevalier.*

Eh! bien, je me rends donc, puisque ce mariage fait votre bonheur;... et qu'il m'acquiert un ami dans M. le Comte... (*Bas, au Comte.*) Rendez-moi cette cruelle Lettre!

LE COMTE, *bas, en tirant de sa poche sa Lettre, et la lui rendant.*

Cela est juste!... (*Haut.*) Oh! Madame, je vous suis acquis pour la vie!... (*A part.*) Elle me craint plus qu'elle ne m'aime!

LE CHEVALIER, *à Madame Gasparin.*

Ah! Madame, que de remerciemens!

SOPHIE,

SOPHIE, *à Madame Gasparin.*

Ah! ma tante, que de graces!

M. GASPARIN, *d'un air de bonhomie, à Sophie et au Chevalier.*

En voilà assez, mes enfans.. (*Au Comte.*) Mais, en vérité, M. le Comte, je commence à croire que vous êtes un homme très-singulier avec les femmes, puisque vous faites de la mienne tout ce que vous voulez, et que vous l'avez déterminée à nous donner son consentement.. et cela en moins de tems qu'il n'y a que j'en parle... (*A Madame Gasparin.*) Eh! mais, Madame, c'est un diable que cet homme-là!

Madame GASPARIN, *d'un air d'embarras.*

Mais, je ne suis point déraisonnable, moi! et, pour peu que l'on m'éclaire, je ne demande pas mieux que de céder.

M. GASPARIN.

Oui, vous vous rendez à la raison; cela est singulier! Eh! bien, il faut donc que, de mon côté, aussi, je fasse bien les choses.. (*Tirant de sa poche les deux cents louis, et les donnant à Sophie.*) Voici ces deux cents louis, qui me sont revenus, et que Mademoiselle Sophie me permettra de lui offrir pour son présent de noces.

SOPHIE, *prenant la bourse.*

Je vous suis obligée, mon oncle. Mais permettez-moi de ne vous marquer ma sensibilité, ainsi qu'à

ma tante, que sur le bonheur dont vous me comblez, en me faisant épouser le Chevalier.

M. GASPARIN.

C'est penser bien noblement!... Soyez, mes chers enfans, toujours bien amoureux, toujours heureux... (*Au Comte.*) Et vous, M. le Comte, continuez de l'être avec la femme à sentiment que vous avez trouvée.

Madame GASPARIN.

Oui, oui... Mais, laissons cela, et envoyons chercher le Notaire.

LE COMTE.

Le Notaire? C'est bien dit! et, en l'attendant, divertissons-nous, et chantons.

Digitized by Google

VAUDEVILLE.

LE CHEVALIER, *chantant, et s'adressant à Sophie.*

QUAND la moindre chose intéresse,
Qu'on se rend des soins empressés,
Que l'on vit ensemble sans cesse,
Et qu'on croit n'y pas vivre assez;
Lorsqu'Iris vous paroît toujours plus belle,
Qu'elle vous voit plus aimable, à son tour :
Cela s'appelle
De l'amour.

M. GASPARIN, *chantant, et s'adressant au Comte.*

Trouver une ame généreuse,
Qui vous rend vos deux cents louis,
C'est avoir la main bien heureuse,
Ou des talens bien inouis !
Continuez vos miracles pour elle,
Faites-lui voir, à chaque heure du jour,
Ce que j'appelle
De l'amour.

SOPHIE, *chantant, et s'adressant au Chevalier.*

Par une aveugle confiance
Ne pas se perdre follement,
Employer toute sa science
A bien connoître son amant;

Mais quand l'amant est honnête et fidele,
S'y confier, s'y livrer, sans détour,
Cela s'appelle
De l'amour.

Madame GASPARIN, *chantant, et s'adressant au Comte.*

Se trouver vieux dès sa jeunesse,
Être fat et plein d'agrément ;
Sans rien sentir, parler sans cesse
De tendresse et de sentiment :
Sur le solide, et sur la bagatelle,
Tromper toutes les femmes, tour-à-tour,
Cela s'appelle
De l'amour.

LE COMTE, *chantant, et s'adressant à Madame Gasparin.*

Se prendre et se quitter, sans cause,
S'arranger, par désœuvrement ;
Enfin, pour faire quelque chose,
Changer tous les huit jours d'amant :
Avant ce tems, souvent être infidelle,
N'est-ce pas-là dans le monde, en ce jour,
Ce qui s'appelle
De l'amour ?

FIN.

LA VÉRITÉ DANS LE VIN,

OU

LES DÉSAGRÉMENS DE LA GALANTERIE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE COLLÉ.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Les désagrémens de la galanterie est le titre véritable de cette Comédie, qui est plus connue, cependant, sous celui de *La Vérité dans le Vin.*

Le but moral de cette Piece est la punition de la galanterie. C'est dans cette intention que l'Auteur a chargé de ridicules excessifs les deux femmes galantes qu'il y a introduites ; c'est dans cette vue qu'il fait passer celle qui fait le principal personnage par les dégoûts les plus cruels et les plus humilians : conséquemment, c'est par cette raison que le vrai titre de cette Comédie doit être *Les Désagrémens de la Galanterie.*

NOTE DES RÉDACTEURS.

L'AVERTISSEMENT mis au-devant de cette Piece, par Collé, en fait assez connoître le sujet, et indique qu'elle est d'un genre à ne pouvoir être jouée qu'en Société; par conséquent nous n'en trouvons aucun jugement dans les Historiens des Théatres publics, ni aucune anecdote à pouvoir rapporter ici.

Digitized by Google

LA VÉRITÉ DANS LE VIN,

OU

LES DÉSAGRÉMENS DE LA GALANTERIE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE COLLÉ;

Représentée sur des Théatres de Sociétés.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. LE PRÉSIDENT NACQUART.

Madame LA PRÉSIDENTE NACQUART, sa femme.

M. DUPUIS, Secrétaire du Roi.

Madame DUPUIS, sa femme.

MYLORD SINDEREZE.

M. l'Abbé KENSINGTON, neveu de Mylord.

UN MAITRE D'HOTEL.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans le sallon commun à l'appartement du Président et de la Présidente.

LA VERITE DANS LE VIN, OU LES DÉSAGRÉMENS DE LA GALANTERIE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PRÉSIDENTE, Madame DUPUIS.

LA PRÉSIDENTE, *à part, en entendant entrer dans son appartement.*

QUI est-ce qui est-là ?... (*Sans regarder qui entre.*) N'est-ce pas la fille des TRAITS GALANTS ? (1) (*Regardant et reconnoissant Madame Dupuis.*) Eh ! non,

(1) C'est à l'enseigne des TRAITS GALANTS, qu'est établie, actuellement, la plus fameuse Marchande de Modes de Paris. (Note de l'Auteur.)

c'est ma chere amie ; c'est Madame Dupuis !... (*A Madame Dupuis.*) Comment ! il n'y avoit-là personne pour vous annoncer ?

Madame DUPUIS.

Bon jour, ma chere amie ; bon jour, ma chere Présidente Nacquart... Attends donc .. Baise-moi au-dessous de mon rouge.

(*Elles s'embrassent.*)

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! dites-moi donc, mon cœur, il n'est pas midi !... C'est un miracle de vous voir à ces heures-ci !... Ordinairement, vous commencez à penser sérieusement à sortir du lit vers les cinq ou six heures du soir...

Madame DUPUIS, *l'interrompant, d'un ton et d'un air très-maniérés.*

Eh ! mais, ma chere enfant, c'est que vous me voyez d'une inquiétude... qui ne ressemble à rien .. Je vous dis, vraiement inquiete... J'ai fait mettre mes chevaux, dès que j'ai été éveillée, pour m'éclaircir avec vous si le mariage de mon fils .. de Dupuis et de Mademoiselle Nacquart... de votre fille... est rompu... manqué ?... s'il n'en est plus question ?

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! pourquoi seroit-il rompu ?

Madame DUPUIS.

Le contrat devoit être signé aujourd'hui, chez

vous, n'est-ce pas? et hier, de la journée, je n'ai vu votre Bourgeois de mari !... et l'on doit s'attendre à tout de la part de ces petits esprits-là ! (1)

LA PRÉSIDENTE.

Dieu me préserve de dire jamais du bien de mon mari ! mais je ne crois point du tout que dans cette occasion ci...

Madame DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh ! bien, en ce cas-là, si ce n'est pas votre mari, ma chere, je m'en prends donc à vous. Ce sera sûrement par les insinuations de ce M. l'Abbé Kensington, qui vous gouverne, vous, et votre Apoco de mari, que le mariage de Dupuis et de la petite manquera absolument; je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à ce réprouvé-là, moi !

LA PRÉSIDENTE.

A l'Abbé Kensington ? Quelle prévention !... Mais cela n'a pas le sens commun ..

Madame DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh ! non, c'est vous qui ne l'avez pas (il faut

---

(1) Cette scene veut être jouée avec le ton, les airs et l'indécence nobles et aisés de quelques femmes de la ville, qui veulent imiter, et dans leur conduite et dans leur jargon, quelques femmes du grand monde, dont elles ne sont que les mauvais singes. (Note de l'Auteur.)

que je vous le dise brutalement!) Non, vous n'avez pas le sens commun, mon enfant, de vous être entêtée de ce petit prestolet-là... Oh! il y a longtems que je veux vous ouvrir mon cœur là-dessus!

LA PRÉSIDENTE.

Sur quoi?

Madame DUPUIS.

Écoutez, mon ange; je sens bien qu'il est établi actuellement dans la société, qu'il faut vivre avec quelqu'un. On auroit l'air extraordinaire sans cela; mais il faut que ce quelqu'un-là soit d'une certaine façon... ait un certain rang.. certaine considération... On me demande, tous les jours: « Qui est ce qui a » la Présidente?... » Que voulez-vous que je réponde?... « Elle appartient à un petit collet?... à » un capellan?... » Cela a grand air!... voilà un beau ridicule!... Oh! ce seroit tout autre chose si c'étoit quelqu'un de marque... qui eût une maison... qui tînt un état.

LA PRÉSIDENTE.

Comment!, un état?

Madame DUPUIS.

Oui, Madame, un état;... oui, un état. En un mot, il faut qu'un amant ait quelque consistance: cela excuse tout; et cela est si vrai que lorsque vous débutâtes dans le monde, un peu même avant votre mariage, par prendre Mylord Sindereze, l'oncle du

Kensington, on ne l'a point trouvé mauvais : au contraire. Eh ! pourquoi ? c'est que c'étoit un homme vraiement de qualité. C'étoit un amant comme il faut !

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton de voix foible.*

Mais, attendez donc : est-ce que j'ai eu Mylord ?

Madame DUPUIS.

Allons donc ; cela étoit public. Tout le monde sait que cet Anglois a fait votre mariage avec M. Nacquart, et qu'il avoit de bonnes raisons pour cela ; et l'on a vu, depuis, Mademoiselle votre fille appeler constamment ce bon Mylord son petit papa, et, comme je vous dis, cela n'a révolté personne... cela a paru tout naturel... tout simple... Je vous en ai donné la raison ; c'est qu'il y avoit de la dignité dans un pareil choix... Il auroit fallu avoir de l'humeur, et beaucoup, pour ne pas trouver cela décent. Un Mylord, un Pair d'Angleterre, un Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere !... (*Avec mépris.*) Mais, Madame, votre petit Abbé ! fi !... fi !...

LA PRÉSIDENTE, *riant d'un air contraint.*

Mais, savez-vous bien qu'il ne tiendroit qu'à moi de me fâcher ?

Madame DUPUIS.

Eh ! pour quelle raison vous fâcheriez-vous, ma chere amie ? Vous peut-il tomber dans l'esprit de me cacher vos affaires, pendant que je ne vous ai jamais caché les miennes ; et après l'intimité délicieuse

dans laquelle nous avons passé notre vie ensemble?... Vous avez oublié apparemment les divins soupers que nous avons faits, pendant deux ans, à la petite maison de Popincourt, du tems qu'elle appartenoit à mon Chevalier de Malthe, ce grand Commandeur des Croyans, que je trompois, moi, dans ce tems-là?

LA PRÉSIDENTE, *d'un air mal à son aise.*

Quelles folies! mon Dieu, quelles folies!

Madame DUPUIS.

Non, je parle sensément; et, puisque nous sommes là-dessus, c'est que je veux que vous quittiez l'Abbé.. Mais est-ce que vous ne connoissez pas ce personnage-là? C'est qu'il est horrible!... Mais ignorez-vous son aventure avec la petite Sainte-Uzure? Il est vrai que ce n'étoit que la femme d'un Notaire.

LA PRÉSIDENTE, *avec empressement.*

Je n'en sais pas le mot.. Dites-moi donc, dites?

Madame DUPUIS, *avec vivacité.*

Mais, mon enfant, il n'y a que vous à Paris qui ne soyiez pas au fait d'une anecdote aussi rare... Il est vrai qu'il soupçonnoit cette petite femme d'une chose hideuse.. et que je n'ai jamais pu venir à bout de me persuader.. Elle avoit empêché deux fois son mari de mettre dehors une maniere de valet-de-chambre qu'ils avoient,.. et dont votre affreux Abbé étoit devenu jaloux.

LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

Fi ! l'horreur ! fi !... Ah ! mon Dieu, fi ! fi !

Madame DUPUIS.

Aussi devinez un peu par qui il lui fit rendre sa Lettre de rupture avec elle ?

LA PRÉSIDENTE.

Par qui ? par qui donc ?

Madame DUPUIS.

Par un fifre et deux tambours.... De ces gens qui donnent des aubades.... Là, de ces gens qui jouent des fanfares quand on a gagné aux petites loteries.

LA PRÉSIDENTE.

Cela n'est pas possible !

Madame DUPUIS.

Je vous dis que rien n'est plus vrai. Mais, indépendamment de ces abominations-là, c'est que l'Abbé n'est point du tout ce qu'il vous faut... Je vous chercherai quelque chose ; et j'ose dire qu'il y aura de la noblesse dans le choix que je vous ferai faire... Oui, oui... et je veux que le public trouve cela bien ; mais je dis, bien !

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

Madame DUPUIS, *poursuivant vivement.*

Mais, après avoir vu chez vous, pendant

vingt ans, la meilleure compagnie du monde !... c'étoient tous les gens en place ; des Ministres... le Marquis celui-ci... le Maréchal celui-là... des petits Ducs à la mode ; et les femmes avec lesquelles ils vivoient : c'étoit la Cour et la Ville qui fondoient chez vous... quel charme peut-on trouver après cela, et où est le mot pour rire de vous cazaner, comme vous faites, avec un méchant Lévite ?

LA PRÉSIDENTE, *se contraignant.*

Avez-vous tout dit, folle que vous êtes ? Je vois bien que le meilleur parti est de rire de la sortie singuliere que vous me faites-là !... Mais, venons au fait. Je puis vous assurer, d'abord, que mon Lévite (puisque Lévite y a) ne s'est jamais mêlé du mariage de ma fille. Quant à mon mari, je n'ai point vu le personnage depuis hier, mais je répondrois bien qu'il est toujours dans les mêmes dispositions ; et, pour moi, malgré toutes vos médisances, et même vos grosses calomnies, je puis vous jurer, avec amitié, mauvais sujet que vous êtes ! qu'on ne peut pas souhaiter le mariage de M. votre fils et de ma fille avec plus d'ardeur que je le desire !

Madame DUPUIS.

Ah ! vous me rassurez absolument, ma chere amie ! vous me rendez la vie !... C'est que mon fils est amoureux comme un fou de votre fille... et, moi, j'aime mon fils... mais je l'aime... comme s'il n'é-

toit pas de mon mari... et il en est, bien sûrement !... (*En soupirant.*) car c'est mon aîné !

LA PRÉSIDENTE, *souriant.*

On auroit peine, en vérité, à compter ce que vous dites d'extravagances en un jour !

Madame DUPUIS.

Adieu. Je retourne chez moi, au plus vîte, rassurer mon fils... Mais, vous, pensez à ce que je vous ai dit, ma Reine; et, croyez-moi, quittez l'Abbé.... mais durement.... comme on quitte ces gens-là. Eh ! tenez, pardi ! prenez-moi ce jeune Prince étranger, à qui, depuis quelques jours, je vous vois faire tant d'agaceries... Eh ! mais, ne l'auriez-vous pas déja ? Dites-le-moi ; c'est que cela seroit délicieux !

LA PRÉSIDENTE, *d'un air de nonchalance.*

Quelle folie ! Cela me conviendroit bien !... Là, croyez-vous que cela me convînt ? Il n'a que dix-sept ans ; c'est un enfant !

Madame DUPUIS.

Eh ! bien, vous éleverez cela... Enfin, soit que vous l'ayiez pris, ou que vous le preniez, défaites-vous toujours de ce cruel Abbé. Dussiez-vous même rester sans rien... (ce qui est dur, pourtant !) Renvoyez-moi votre Grand-Prêtre, au nom de Dieu ! cela est de conséquence ! C'est le serpent le plus dangereux !... C'est le petit homme le plus vain, le

plus fat !... mais de cette espece de fatuité gauche et maussade des Robins et des gens d'Église... C'est, d'ailleurs, le plus insolent petit homme !... (*Appercevant l'Abbé.*) Eh ! voilà le cher Abbé, de qui nous parlions !

SCENE II.

L'ABBÉ KENSINGTON, LA PRÉSIDENTE, Madame DUPUIS.

Madame DUPUIS, *à l'Abbé.*

Nous disions-là, la Présidente et moi, bien du mal de vous !... (*A la Présidente.*) Adieu, ma Reine !... (*L'empêchant de la reconduire.*) Où allez-vous ?

LA PRÉSIDENTE, *reconduisant Madame Dupuis.*

Je ne vous laisserai pas-là, peut-être ?... (*A l'Abbé.*) M. l'Abbé permettra...

Madame DUPUIS, *l'interrompant et l'arrêtant.*

Restez donc-là ; restez-là ! je le veux.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! non, non pas, s'il vous plaît !

(*La Présidente reconduit Madame Dupuis, et sort un moment avec elle.*)

SCENE III.

L'ABBÉ KENSINGTON, *seul, et d'un air agité.*

AH ! parbleu ! Madame la Présidente... ah ! parbleu ! mon Prince !... mon Prince Allemand !... Ah ! je vais vous faire voir, ma chere Dame ! comme l'on traite une petite femme de robe, qui veut se donner les airs de quitter la premiere !... Je suis outré !... mais furieux !...

SCENE IV.

LA PRÉSIDENTE, *rentrant;* L'ABBÉ, *lui faisant des révérences, et tenant à sa main un portrait, au milieu d'un paquet de Lettres, nouées ensemble.*

LA PRÉSIDENTE, *avec volubilité.*

EH ! vîte, l'Abbé, dites-moi donc vîte, mon éternel mari ne vous a-t-il rien dit de nouveau sur le mariage de ma fille ?... (*Regardant ce qu'il tient à la main.*) Eh ! mais, qu'est-ce que cela, petit Prélat, que tenez-vous-là ?

L'ABBÉ, *à part.*

Possédons-nous, pour rendre ceci plus cruel !..

(*A la Présidente.*) Eh! mais, Madame, vous devez deviner, à-peu-près. C'est la suite de notre conversation d'hier... Ce sont vos Lettres que...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant, d'un air étonné et avec une voix entrecoupée.*

Comment! quoi!... tout ce que vous m'avez dit hier au soir seroit sérieux?... Vous... vous... Ah! mon Dieu! vous voudriez rompre?... Non, en vérité, Monsieur... (*Refusant de reprendre ses Lettres, et repoussant l'Abbé, qui les lui veut rendre.*) Non, Monsieur, non, ce n'est pas-là un procédé!

L'ABBÉ, *d'un air froid.*

En vérité, Madame, je n'en connois point de meilleur; et je ne m'en croyois pas même capable! Profitez-en; je n'en aurai pas toujours d'aussi bons!... Je vous rends vos Lettres, votre portrait; tout le bagage... Cela n'est-il pas d'un bon et honnête ecclésiastique?

LA PRÉSIDENTE, *avec colere.*

Ah! monstre! sentez-vous toute l'indignité?....

L'ABBÉ, *l'interrompant, d'un ton de plaisanterie.*

Doucement, doucement, auguste Présidente! mettez moins de majesté et d'aigreur à tout ceci, s'il vous plaît! Cela n'est rien... (*Lui présentant encore ses Lettres.*) Voici vos Lettres... (*Lui présentant, de nouveau, son portrait.*) Reprenez votre portrait.... Il pourra servir à d'autres.

LA PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Eh! bien, j'y consens; expliquons-nous doucement. Dites-moi un peu, Monsieur, quelles sont les raisons qui vous font rompre un engagement que le tems, j'ose le dire, avoit rendu respectable?

L'ABBÉ, *d'un ton de persifflage.*

Eh! c'est cela même. Eh! oui, quand il n'y auroit que le tems! Il y a six grand mois que cela dure! Cela est excédant! Ne faut-il pas en finir?

LA PRÉSIDENTE, *vivement.*

Quoi! M. l'Abbé, vous ne voulez donc pas absolument me dire des raisons?...

L'ABBÉ, *froidement et l'interrompant.*

Eh! mais, je n'en ai pas autrement de raisons, moi; car je ne suis point jaloux. Je vous dirai, cependant, que vos arrangemens avec ce petit Prince Germanique, qui me paroissent faits, me sauvent l'ennui de vous faire accroire, plus long-tems, que je vous ai été attaché.

LA PRÉSIDENTE, *vivement.*

Que voulez-vous dire?... quoi! vous êtes jaloux?... quoi, Monsieur!... que voulez-vous dire?

L'ABBÉ, *d'un ton ironi ue.*

Que vous avez entrepris l'éducation de cet enfant-là, et apparemment de tous les étrangers qui viendront en France; que rien n'est plus estimable que

d'érablir chez vous une école et une ménagerie d'Allemands, de Hollandois, de Mosoovites, et cœtera, et d'éduquer tous ces animaux-là !... Cela est beau ! cela est grand !

LA PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Mais, l'Abbé, je vous jure que je ne l'aime point... que je ne l'aime point !...

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Ah ! je sais bien que vous ne l'aimez pas... mais vous le prenez. Qui est-ce qui aime à présent ? Ce n'est pas moi, assurément !

LA PRÉSIDENTE, *à part, et s'avançant sur le bord du Théatre.*

Je suis désespérée ! .. Mais, est-ce que j'aimerois l'Abbé ?... Cela seroit singulier !... Depuis que je vis avec cet homme-là, voilà la premiere fois que je m'apperçois que je l'aime... Mon dépit me le fait sentir !.... Que je suis malheureuse !.... Ah ! mon Dieu !... je crois que je l'aime...

L'ABBÉ, *n'ayant entendu que les derniers mots, et croyant que la Présidente parle du Prince Allemand.*

Oh ! parbleu ! aimez-le, tant qu'il vous plaira ; j'en suis si peu jaloux que je veux le présenter à votre mari, moi-même. Je veux l'installer ici ; je veux qu'il en fasse son meilleur ami.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! oui, oui, Monsieur, faites semblant de ne

pas m'entendre ; jouez bien le sang-froid !... Allez, perfide ! pourquoi affecter une jalousie de commande ? pourquoi recourir à des détours ? Allez, Monsieur, je suis instruite. Que n'avouez-vous plutôt que la divine Julie vous tourne la tête ?... Elle est bien blanche ! et elle a beaucoup d'esprit !

L'ABBÉ, *froidement, et du ton le plus ironique.*

Prenez garde, adorable Presidente ! vous entrez trop vivement dans la passion ; vous parlez avec trop d'action : vous vous casserez un vaisseau, immanquablement !... Ce petit accident est déja arrivé à deux femmes, que je connoissois excessivement, et que j'avois mises dans la situation où vous êtes dans ce moment-ci !

LA PRÉSIDENTE, *avec une colere en-dedans, lui arrachant les Lettres et le portrait.*

Rendez, Monsieur, rendez-moi tout cela.... (*Il le lui donne ; et elle continue, avec un ton de dignité.*) Écoutez, mon petit Abbé : n'ayez pas, au moins, la fatuité de croire que c'est vous qui me quittez... Non, Monsieur, non, j'étois arrangée;... je vous donne, c'est moi qui vous donne votre congé !... Ne paroissez jamais devant moi !... (*L'Abbé lui fait une révérence, en riant et en se retirant, et elle continue, avec un air de sentiment.*) Ah ! l'Abbé ! abandonne-t-on ainsi ses anciens amis ?... (*En regardant ses Lettres et son portrait.*) Hélas ! ce qui faisoit hier tout le bonheur de ma vie, va donc faire tout mon tourment ?

L'ABBÉ, *chantant, ironiquement.*

« Ah! quel tourment
» D'aimer sans espérance! »

LA PRÉSIDENTE, *dans la derniere colere.*

M. l'Abbé... M. l'Abbé... voilà des façons à vous faire arracher les yeux! oui, arracher!...

L'ABBÉ, *l'interrompant, en chantant, de même.*

« Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire! »

LA PRÉSIDENTE, *en fureur.*

Non, Monsieur, vous ne sortirez pas comme cela!... Je veux que vous me disiez par où une honnête femme... une femme comme moi... qui s'est toujours respectée, a pu s'attirer...

L'ABBÉ, *l'interrompant, en déclamant, avec ironie.*

« Madame, il fut un tems où mon ame charmée..»
(*S'interrompant pour chanter sur la fin de l'air de* La trop innocente Collette, &c.)

» Mais je n'aime plus à présent;
» C'est fort plaisant! c'est fort plaisant! »

LA PRÉSIDENTE, *avec encore plus de fureur.*

Écoutez, Monsieur; vous ne me connoissez pas.... Je ne me possede plus!... Je suis outrée!... Vous me réduisez au désespoir!

L'ABBÉ, *chantant le commencement de l'air:* Quel désespoir! &c.

« Quel désespoir!

» Quoi ! lorsqu'un bijou d'Allemagne
» Orne un boudoir... »

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant par ses pleurs, et d'un air suppliant.*

Ah ! cruel ! du moins, cessez de chanter... (*A part.*) Ma situation est-elle assez affreuse ?... (*A l'Abbé, en pleurant.*) Comment ! est-ce sans ressource, Monsieur ?...

L'ABBÉ.

Oh ! oui, c'est sans ressource !

(*Chantant sur l'air :* Adieu paniers, vendanges sont faites ! et...)

« Dans l'état cruel où vous êtes,
» Ayez recours à l'étranger ;
» Car, moi, rien ne peut me changer...
» Adieu paniers, vendanges sont faites ! »

(*Après avoir chanté.*)

Comment Madame trouve-t-elle mon petit impromptu ?

LA PRÉSIDENTE, *avec la derniere fureur.*

Monsieur... Monsieur l'Abbé... sortez tout-à-l'heure. Voilà une scene !... Finissons !... Finissez !... Oh ! finissons !

SCENE V.

LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT, *à l'Abbé, ayant entendu les derniers mots de la Présidente, et prenant le change sur leur signification.*

Oh ! finis donc l'Abbé, quand ma femme t'en prie !

LA PRÉSIDENTE, *à part, et surprise.*

Ah ! Ciel ! c'est mon mari !

L'ABBÉ, *riant de sa surprise.*

Eh ! c'est le véritable Naquart !

LE PRÉSIDENT.

Mais, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que tout ce train-là ? Est-ce que tu faisois danser la Présidente ? Est-ce une scene d'Opera ? un pas de ballet ?... Mais elle étoit en colere, il me semble ? Est-ce un rôle de furie qu'elle répétoit, pour le jouer avec moi ?

L'ABBÉ, *à la Présidente, en riant de tout son cœur.*

Le Président est badin ! il est folâtre, sur mon Dieu !

LE PRÉSIDENT.

Mais ne saurai-je point le fonds de tout cela ?

L'ABBÉ,

L'Abbé, *à la Présidente.*

Le lui dirons-nous, Madame?... (*Au Président.*) Tiens, le meilleur des Présidens, demande à ta femme si elle veut que je t'en fasse confidence?... D'honneur... en honneur, je te dirai tout; et cela t'amusera!

Le Président, *à la Présidente.*

Eh! bien, Madame, consentez-vous qu'il me le dise?

La Présidente, *embarrassée.*

En vérité, Monsieur; il n'y a rien d'assez intéressant pour vous... (*A part.*) Je tremble qu'il n'ait entendu une partie de notre conversation!

Le Président.

Oh! il y a du mystere?

L'Abbé, *badinant toujours.*

Eh! non, il n'y en a point... C'est que Madame Naquart en veut mettre par-tout; car, moi, je le dirai à qui voudra l'entendre.

Le Président.

Oh! bien, en ce cas-là, je vois ce que c'est. Je ne suis pas un sot! Cela me regarde, sûrement!

La Présidente, *embarrassée et d'un air d'impatience.*

Eh! non, Monsieur.

LE PRÉSIDENT, *d'un air de finesse.*

Pardonnez-moi, pardonnez-moi... Tenez, y suis-je? Je m'en vais vous le dire, moi; je n'y entends pas de finesses... La Saint-Claude arrive le mois prochain; et c'est quelque drôlerie que vous préparez pour ma fête?

L'ABBÉ, *riant.*

Oh! tu es trop fort! on n'y sauroit tenir! Tu es trop pénétrant!... (*A la Présidente.*) Ma foi! Madame, puisqu'il devine tout ce qu'on lui fait, à quoi bon les cachoteries? Mettons-le de notre secret; Madame; il ne sera pas de trop?

LE PRÉSIDENT.

Non pas! A présent je ne veux plus rien savoir. Tôt ou tard, il faudra bien que je le sache, puisque j'en suis le sujet, puisque cela est fait pour moi; et, dans ces badineries-là, tout le plaisir est dans la surprise.

L'ABBÉ.

Eh! bien, mon ami, cela te surprendra encore, quoique tu doives t'y attendre!

LE PRÉSIDENT.

Soit; j'en tirai davantage... (*A la Présidente.*) Mais, quel diable avez-vous, Madame?... Tenez, je vois bien qu'à l'occasion de cette répétition-là, vous querelliez mon Abbé; et vous ne me paroissez pas actuellement être bien ensemble?

L'ABBÉ.

Oh ! dame, mon Roi ! cela ne peut pas toujours durer ; il faut te faire une raison.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! bien, il faut que je vous raccommode.

LA PRÉSIDENTE, *impatiemment.*

Mais, nous ne sommes point brouillés. Je ne sais ce que vous voulez dire.

LE PRÉSIDENT, *insistant.*

Eh ! non, non ; il y a du froid entre vous, et je n'aime point cela. En vérité, voilà comme vous êtes ! Ne devriez-vous pas être plus raisonnables ? et faut-il que, tous les jours, je sois occupé à vous remettre bien ensemble ? Ne sauriez vous vous accorder ? êtes-vous des enfans ?... Mais si j'étois mort, comment feriez-vous ?

L'ABBÉ.

Tiens, mon ami, tu as beau être Président, tu ne saurois ni juger, ni accommoder ce diable de procès-ci, dès que tu ne sais pas le fond de la querelle .. Mais une marque que je n'ai pas tort, c'est que la Présidente n'oseroit te le conter.

LE PRÉSIDENT, *caressant l'Abbé.*

Eh ! bien, mon petit Abbé, dis-le-moi, toi, dis-le-moi ?

L'ABBÉ, *d'un ton de persifflage, à la Présidente.*

En vérité, Madame, contez-nous cela, vous-même ....

Cela aura, dans votre bouche, une grace et un piquant que cela n'auroit sûrement pas dans la mienne.

LE PRÉSIDENT, *à la Présidente, d'un air très-sérieux.*

Eh! bien, Madame, puisque cela doit être si plaisant, faites-moi donc rire, une fois en votre vie?

LA PRÉSIDENTE, *outrée.*

Eh! ne voyez-vous pas que votre bon ami vous persiffle tant qu'il peut?

LE PRÉSIDENT, *à l'Abbé.*

Ah! ça, ne badine donc plus; et, puisqu'elle s'obstine à ne rien dire, régale-moi du récit de ce qui s'est passé entre vous, et que je voie à vous remettre?

L'ABBÉ, *gaiement.*

Oh! moi, très-volontiers. Cela ne me coûtera rien... (*A la Présidente.*) Ah! ça, Madame, une fois... deux fois... vous ne voulez rien dire? Moi, je vais tout conter.. (*Au Président.*) Tiens, mon ami, il faut que tu saches qu'il y a environ six mois, ne sachant où donner de la tête, je jettai les yeux sur une petite femme de robe, de ta connoissance.

LE PRÉSIDENT.

D'abord, dis-moi son nom?

LA PRÉSIDENTE, *à l'Abbé, qui veut continuer, & en l'interrompant aigrement.*

En vérité, voilà une plaisanterie d'un bien mauvais genre!..

LE PRÉSIDENT.

Si vous ne voulez rien dire, au moins, ne l'interrompez pas. Vous allez si bien faire que je ne saurai rien.

LA PRÉSIDENTE, *d'un air très-inquiet.*

Mais, Monsieur, oubliez-vous votre déjeûner d'huîtres, de chez Saint-Far ? Il me semble que vous devriez déja y être.

L'ABBÉ, *au Président, en regardant à sa montre.*

Madame a raison ... La peste ! il est déja une heure ! Il faut que je parte.... C'est moi qui me suis chargé de mener les Musiciens que tu sais, et de les aller prendre au café de la Régence. Ils se seront peut-être humectés de liqueurs, en m'attendant. Diable ! cela est de conséquence ! C'est moi qui dois les enivrer aujourd'hui. Eh ! mon fils, s'ils m'alloient gagner de vîtesse !... Il n'y a pas de tems à perdre.... Adieu !... adieu !

LE PRÉSIDENT, *reconduisant l'Abbé.*

Je ne te tiens pas quitte de ton histoire. Tu me la conteras, en revenant, l'Abbé ?... Va toujours ; je te suis dans l'instant.

(*L'Abbé sort.*)

SCENE VI.

LE MAITRE-D'HOTEL, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE MAITRE-D'HÔTEL, *à la Présidente.*

MADAME est servie.

LE PRÉSIDENT, *à la Présidente.*

Quoi ! de si bonne heure ?

LA PRÉSIDENTE.

Cela m'est bien égal .. (*Au Maître-d'Hôtel*) Allez dire à ma sœur et à ma fille de se mettre à table, sans moi ; je ne dînerai point. J'ai un mal d'estomac affreux.

(*Le Maître-d'Hôtel sort.*)

SCENE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

TANT mieux, Madame, tant mieux !

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! tant mieux ?

LE PRÉSIDENT, *d'un air très-sérieux.*

Oui, Madame, tant mieux !... Vous ne pouviez pas avoir mal à l'estomac plus à propos, car il faut que j'aie avec vous une conversation, sur une chose, à laquelle vous ne vous attendez pas, et que je vous ai dissimulée.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Je ne suis pas encore entiérement rassurée. N'auroit-il pas entendu quelques mots de notre conversation ?

LE PRÉSIDENT.

Écoutez donc... Il s'agit de l'Abbé.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Justement !.. Il a des soupçons.

LE PRÉSIDENT, *d'un air encore plus sérieux.*

Que marmottez-vous-là, toute seule, Madame ?... Vous devinez peut-être ce que j'ai à vous dire ?... Avouez-le-moi ?

LA PRÉSIDENTE, *embarrassée.*

Moi, Monsieur ?... Je n'ai rien à vous avouer !

LE PRÉSIDENT, *plus sérieusement encore.*

Vous ne vous doutez donc point du tout de ce que j'ai à vous dire ?... mais point du tout ?

LA PRÉSIDENTE, *vivement et d'une voix tremblante.*

Non, Monsieur, point du tout... point du tout.

LE PRÉSIDENT, *d'un air de finesse et toujours assez sérieusement.*

C'est que l'Abbé est un petit inconstant... Y êtes-vous ?

LA PRÉSIDENTE, *presque interdite.*

Inconstant?... J'en suis à cent lieues... (*A part.*) Je tremble... Je suis perdue !

LE PRÉSIDENT, *prenant un ton badin.*

Oui, c'est un petit volage .. un petit volage, vous dis-je, qui quitte l'Église pour l'épée.

LA PRÉSIDENTE, *se rassurant.*

Comment ! que dites-vous? Où va, s'il vous plaît, cette belle plaisanterie ?

LE PRÉSIDENT, *avec l'air satisfait.*

Ce n'est point une plaisanterie. La mort de son aîné, qui s'est laissé tuer, comme un sot, produit ce changement. Oui, je vous dis que l'Abbé quitte le petit collet, et qu'on a obtenu pour lui, à la Cour, une compagnie de Dragons.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton aigre.*

Cela est sérieux ?

LE PRÉSIDENT, *avec une joie marquée.*

Oui, très-sérieux; et, pour achever de vous surprendre, apprenez que j'ai arrêté, hier, son mariage avec ma fille, en faveur duquel l'oncle de l'Abbé, Mylord Sindéreze, lui donne vingt mille

livres de rente à présent, et lui assure le reste de son bien, après sa mort. Cela est aussi très-sérieux... et très-agréable !... n'est-il pas vrai ?

LA PRÉSIDENTE, *avec dignité.*

Et moi, Monsieur, je vous assure aussi, très-sérieusement, de ne jamais donner mon consentement à cet affreux mariage-là.

LE PRÉSIDENT, *reprenant vivement.*

Que veux dire affreux ?... Tenez, Madame, vous êtes un tas de petites femmes, de Paris, qui voulez attraper les bons airs, le bon ton ; qui vous êtes fait un jargon et un diable de style, cousu d'exagérations, d'hiperboles et de superlatifs ; car, que veut dire affreux ?... et quand on vous aura ôté ces grands mots quelles seront vos raisons pour vous opposer à ce mariage-là, Madame ?

LA PRÉSIDENTE, *avec hauteur.*

Des raisons que vous deviiez vous être dites, Monsieur. Pouvez-vous manquer à la parole que vous avez donnée à M. Dupuis, votre ancien ami ? Cela est monstrueux !... Comment ! une parole donnée ?... Allez, allez, cela est monstrueux !

LE PRÉSIDENT, *la contrefaisant.*

Monstrueux ! monstrueux !... Ma parole ! ma parole !... Ne diroit-on pas que c'est une affaire qui est devant Messieurs les Maréchaux de France ?... Ma parole ?... Bon ! parmi nous autres gens de Robe, il y

a une jurisprudence établie : quand on n'a point écrit, il n'y a rien de fait; et quand on a écrit... bien souvent encore il faut voir !

LA PRÉSIDENTE, *d'un air de dédain.*

Fi ! l'horreur !... Quels sentimens ! Vous ne pensez pas à ce que vous dites-là, Monsieur !.. Mais, enfin, quand il s'agit d'un engagement aussi sérieux que le mariage, pouvez-vous vous aveugler sur les ridicules les vices de l'Abbé Kensington, que vous avez été le premier à me faire remarquer ?

LE PRÉSIDENT.

Moi ? jamais.

LA PRÉSIDENTE, *avec beaucoup d'animosité, de vivacité et de volubilité.*

Un homme sans caractere, sans mœurs, sans principes; ayant toujours bravé toutes les bienséances de son état, et affiché l'indécence ! composant, aujourd'hui, des chansons dissolues et impies, pour des femmes de la Cour, et, le lendemain, un Mandement pour le premier Évêque qui lui en commandera un !

LE PRÉSIDENT.

Calomnies que tout cela !

LA PRÉSIDENTE, *de même.*

Livré au jeu, où il s'est ruiné déja une fois; accablé encore de nouvelles dettes; sujet, enfin, à un dernier vice, qui n'est plus même de mode, un

vice bête ! l'ivrognerie... l'ivrognerie !... défaut misérable et bas, qui est, depuis long-tems, banni de la société des honnêtes gens ;... et même de celle des Ecclésiastiques !

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Oh ! les femmes ne sauroient souffrir qu'on estime le vin !

LA PRÉSIDENTE, *de même.*

Enfin, Monsieur, chargé d'autres horreurs, que je ne veux, ni ne dois vous dire... (*D'un air mystérieux et lentement.*) Tenez, M. le Président, puisque vous m'y forcez, n'a-t-il pas été amoureux de moi !... (*Avec toute la dignité d'une femme qui joue l'honnête femme.*) N'a-t-il pas eu l'effronterie de me le dire, et l'audace de concevoir des espérances !... Avec une femme de ma sorte ! Après cela... donnez-lui votre fille, si vous l'osez, Monsieur... donnez-lui votre fille ?

LE PRÉSIDENT, *très-vivement.*

Tenez, Madame, je ne crois pas un mot de tout cela. Votre querelle de tantôt est apparemment plus sérieuse que je ne pensois ; car comment, vous qui avez toujours été son amie, vous qui, hier encore, ne juriez que par lui...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

J'ai été son amie comme ça, Monsieur ; mais je ne le suis pas au point de lui sacrifier ma fille. Je ne souffrirai pas, à vous parler franchement...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant, à son tour, et avec humeur.*

A vous parler franchement, Madame, je suis bien las que vous me brouilliez tous les jours avec mes meilleurs amis! Depuis deux ans, en voilà plus de onze ou douze qui ont défilé de chez moi, les uns après les autres, et qui n'y remettent plus le pied; et, notamment, en dernier lieu, le Duc de... de... de... Son nom m'échappe dans ce moment.

LA PRÉSIDENTE.

Est-ce ma faute à moi, Monsieur, si vos amis...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Eh! parbleu, il faut bien que ce soit votre faute. Ce n'est sûrement pas la mienne. Je leur fais toujours les mêmes politesses, moi; mais c'est que pendant trois mois, six semaines, plus ou moins, vous vous engouez de quelqu'un... c'est un homme charmant! unique! divin!... Enfin, cela a été quelquefois au point que j'ai été assez benet pour en prendre de la jalousie, moi! et puis au bout de ce tems d'illusion, crac!... il survient une scene, telle que celle que vous avez apparemment eue aujourd'hui avec l'Abbé; et cette scene les écarte de chez moi, si bien que je ne les vois plus, ni ne les rencontre; et même qu'ils me refusent le salut... En vérité, dites-moi, croyez-vous qu'il soit fort gracieux pour moi de ne pouvoir conserver un ami, un véritable ami?

LA PRÉSIDENTE, *très-vivement.*

Mais, Monsieur, pesez donc sur les raisons qui me font,

font, et me feront toujours refuser mon consentement !

LE PRÉSIDENT, *avec vivacité.*

Mais, nous nous en passerons, Madame. J'ai écrit, ce matin, à M. Dupuis, pour dégager ma parole ; et je n'écoute rien... Mais, Madame, soit dit entre nous, il est d'un bien mauvais cœur de parler, comme vous faites, contre l'Abbé, qui a pour vous et pour moi une tendresse singuliere ! Non, c'est qu'il n'y a point d'attention que ce garçon-là n'ait pour moi ! Il a mille fois plus de soin de ma santé que de la sienne propre ; il me force, tous les jours, de me coucher de bonne-heure, parce qu'il sait qu'il faut que je sois au Palais dès le matin, tandis qu'il a la complaisance de veiller avec vous, et de veiller pour veiller, jusqu'à des trois ou quatre heures... Eh ! dites-moi à quoi faire ?

LA PRÉSIDENTE.

Mais, cela empêche-t-il...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Oui, Madame, ces bonnes façons devroient vous faire souhaiter son mariage, au lieu de vous y opposer .. Oui, sur-tout quand vous joindrez à cela la reconnoissance que vous devez à Mylord Sindereze, son oncle ; ce Seigneur magnifique, cet étranger généreux, qui, par pure amitié, nous a comblés de ses bienfaits, en faisant notre mariage, et qui, encore aujourd'hui, donne tout son bien à son neveu,

pour lui faire épouser votre fille.... qu'il regarde comme la sienne propre.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! oui, Monsieur...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Eh ! oui, Madame, quand il seroit le pere de votre fille pourroit-il faire davantage ?

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mais, si vous ne voulez pas m'entendre...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant encore.*

Non, Madame, je n'entends rien... Je vais déjeûner chez Saint-Far, avec l'Abbé, qui ne sait pas encore le traître mot de son mariage et de sa métamorphose en Capitaine de Dragons. Son oncle, pour jouir de sa surprise, ne veut lui apprendre que ce soir *son transfiguration* ; ce sont les termes de ce bon Mylord, qui, depuis vingt ans qu'il est en France, n'a rien perdu de son accent et de ses expressions angloises. Enfin, il doit se rendre chez moi, avec M. Faillite, mon Notaire, et nous signerons le contrat, tout de suite... Serviteur.

(*Il sort, en colere.*)

SCENE VIII.

LA PRÉSIDENTE, *seule et agitée.*

CHERCHONS tous les moyens de rompre ce mariage, qui me fait frémir!... D'abord, je crois à ma fille du goût pour le jeune Dupuis... Inspirons-lui d'avoir la fermeté de résister, en face, à son imbécile de pere... Après cela... je suis d'une jalousie... et d'une fureur contre l'Abbé... je périrois plutôt que de... Que d'assauts je vais avoir à soutenir!... Ce vieux Mylord, qui est actuellement dévot, et qui va venir me prêcher et me lanterner!...

SCENE IX.

UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR Mylord Sindereze.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Comment! qu'est-ce qu'il dit?

LE LAQUAIS.

Monsieur Mylord, Madame.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Voilà un Laquais qu'il faut que je mette dehors!...

Il suffit que je craigne de voir quelqu'un pour qu'il l'annonce dans l'instant... On diroit qu'il va le chercher !...

(*Le Laquais sort.*)

SCENE X.

MYLORD SINDEREZE, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

AH ! Mylord, je me plaignois de vous... Il y a un sicle qu'on ne vous a vu !

MYLORD, *d'un air recueilli.*

Ché fois plis de femmes, Matame. Vous savez pien ? Il est décha plis de six, sept et encore huit mois que moi ché fisitte plis les Tames ; et puis, comme fous en être causse, j'espere, il est pas pesoin que moi che rappelle à vous mon conversion et ma repentire de nos écartemens communs ?...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Ah ! mon cher Mylord, épargnez ces images...

MYLORD, *l'interrompant, à son tour.*

Point, Matame, ch'épargne rien, moi ; rien. Ch'épargne point plis mes foibless'à moi seul... Ché reproche touchour à moi le grand aversion que j'ai eue, jatis, pour moi marier... ce qui m'a fait com-

mettre des malhonnêtetés avec les femmes; et, mêmement, qui m'a empêché autrefois d'épouser fous, Matame... oui... oui... et c'est pour cela que je suis été venu à c'theure chez fous, pour achever d'appaiser les remords de mon conscienee, en vous pressant d'y faire vîte, vîte, vîte, la mariache de Mamoiselle fotre fille avecque mon neveu, à moi.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! Mylord, vous m'affligez cruellement! Vous me voyez inconsolable de ne pouvoir donner mon consentement à ce mariage, que mon mari, lui seul...

MYLORD, *l'interrompant.*

Par Saint Patrissch! que dites-fous?

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon Lord, je vous crie merci, et j'ose exiger de vous que vous m'aidiez, vous-même, à rompre ce mariage; et à en faire revenir M. le Président.

MYLORD, *vivement et affectueusement.*

Ah! Matame, est-ce donc-là l'amitié coéternelle dont nous nous être churez ensemple le serment, à la place et pour tenir lieu d'un amour criminel qui l'est deffendu?

LA PRÉSIDENTE.

Mais, en quoi blessé-je l'amitié?...

MYLORD, *l'interrompant.*

Il va la dix et huitieme année que moi ché l'hon-

neur de fous connoître, et que chai mariée fous, Matame, au bon Présitent; et pour causse, fous savez pien?... Chai regardé, touchour, vos enfans comme les miens propr' à moi.. L'Abbé de Kensington, mon neveu, il être le dernier de son nom. Mamoiselle forte fille il est restée unique... et auchourd'hui que moi, par principe de conscience, je veux composer qu'un seul et même famille de la fotre et de...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Eh! bien, jugez-moi, mon cher Mylord, vous qui êtes le plus juste des hommes, je m'en rapporte à vous. Il y a plus de deux ans que nous avons donné notre parole d'honneur, pour le mariage de ma fille, à M. Dupuis... Une parole d'honneur!

MYLORD, *vivement.*

Et si le parole d'honneur il vous est rendu, Matame, ainsi que fotre mari il me l'a assuré? hein?... vous n'avoir plis rien à m'opposer, n'est-ce pas?... Et, d'alieure, considérez fous point, fous, Matame, qui savez le dessous des cartes, que par ce mariache, sans rien ôter à mon héritier naturel, au contraire même, en lui donnant tout, tout, tout, je m'acquitte, vis-à-vis de Mamoiselle fotre fille, d'un dette que les erreurs de ma jeunesse ils m'ont fait contracter?

LA PRÉSIDENTE.

Je demeure d'accord de tout cela, Monsieur,

et je vous reconnois bien à ces procédés équitables... Mais...

MYLORD, *l'interrompant, vivement et tendrement.*

Mais, mais... mais, Matame, achouter fous à cela qu'un pere il peut pas avoir des sentimens plus vifs, ni encore plus tendres, pour sa fille, que moi j'en ai pour la nôtre... pour la fôtre, dis-je?

LA PRÉSIDENTE.

Hélas! Mylord, vous êtes bien payé d'avoir pour elle les entrailles d'un pere, car on ne sauroit avoir plus d'amour et de vénération que cette petite fille-là en a pour vous... Elle a, d'ailleurs, tous vos traits, votre air, vos façons; toutes vos manieres, enfin.

MYLORD, *très-vivement.*

Eh! bien, Matame, qui doncques arrête-fous?... Dites, dites, si ce petit M. Dupuis, que je connois point, il fous rend fotre parole, comme moi j'en être sûr, sûr, et très-sûr, rien peut-il plus vous empêcher de faire la mariache? et n'est-il point do l'humanité...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant, d'un air désolé.*

Ah! mon Dieu, quand il me rendroit notre parole... Vous me désespérez!... J'aurois encore des raisons invincibles, qui s'opposeroient à ce mariage.

MYLORD, *avec une vivacité extrême.*

Ah ! de grasse, Matame, qui sont-il les raisons ? de grasse, qui sont-ils ? qui sont-ils ?

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton entrecoupé.*

Ah ! Mylord, le comble de mon malheur est de ne pouvoir vous les dire !

MILORD, *très-lentement, et d'une voix entrecoupée vers la fin.*

Fous pouffoir point le dire, Matame ? Fous, fous ? qui pouvez point et devez point avoir rien de caché pour moi ?... Vous voulez point me les dire !... (*Après avoir gardé le silence un instant.*) Quels soupçons ! vous refusez l'Abbé pour fotre gentre !... Quelles raisons !... Qu'est-ce donc qu'il y a eu entre vous ? Hein ?... Est-ce qu'il y auroit effectivement, hein ?... Est-ce qu'il y a ?.. Hein ?... Ah ! Matame, vous me faites trempler ?.. vous me faites trempler !...

SCENE XI.

M. DUPUIS, La PRÉSIDENTE, MYLORD SINDEREZE.

M. DUPUIS, *à un laquais qui est en-dehors, et ne paroît point, et avec lequel il se débat, parce qu'il ne veut pas le laisser entrer.*

Je te dis, mon enfant, que je me moque de cela, que j'ai à lui parler et que je veux entrer !

La PRÉSIDENTE.

Ah! Monsieur, je suis enchantée de vous voir...

M. DUPUIS, *l'interrompant, d'un air brusque.*

Il y paroît, madame, en m'interdisant votre porte! Parbleu! cela ne me fait plus douter, Madame, que c'est vous seule qui êtes la cause de la rupture du mariage de mon fils; c'est vous sûrement qui forcez le bon Président, mon vieux et foible ami ..

MYLORD, *l'interrompant, à la Présidente.*

C'est doncques-là, Monsié Dupuis, Matame?

M. DUPUIS, *d'un air grossier.*

Oui, Monsieur l'Étranger, je suis Dupuis; Dupuis .. Dupuis, le Secrétaire du Roi, et le plus grand Secrétaire du Roi qu'il y ait eu, depuis leur création!

MYLORD, *avec un ris ironique et amer.*

Cela il donne la noblesse de France?... Il est pien, pien gracieux, Monsié!

M. DUPUIS.

Oh! je n'avois pas besoin de cela, mon cher! Mon pere étoit Capitoul, du tems de la Régence: ainsi ma noblesse est bien plus ancienne, comme vous voyez? (*Montrant la Présidente.*) Mais, revenons au procédé de ces gens-ci avec moi. Je vous en fais juge!

MYLORD, *fort étonné.*

Moi, Monsié? moi, Monsié?

M. DUPUIS, *le prenant par la main.*

Vous-même, mon cher ami.

MYLORD, *à part, en retirant sa main.*

Mon cher ami!... Il est fou, j'espere!

M. DUPUIS, *le reprenant.*

Suivez-moi donc ; suivez-moi donc... Le mariage de mon fils, le Maître des Requêtes, (joli sujet, en vérité!) étoit arrêté, depuis un siecle, avec eux.

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Si vous vouliez bien, Monsieur...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Non, madame, je ne veux rien autre chose que de vous faire condamner par le premier venu, moi!... (*A Mylord*) Eh! bien, mon cher ami.

MYLORD, *à part, et s'échappant.*

Au tiaple!... Il est familier, cet homme! Il tutoie presque les gens à la premiere vue!

M. DUPUIS, *le reprenant encore.*

Oh! écoutez-moi donc, mon cher Roi!... Où allez vous!... Aujourd'hui, donc, ce mariage se trouve rompu, parce que Madame Nacquart, depuis six mois, s'étant entêtée d'un maudit Abbé...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

En vérité, Monsieur...

MYLORD.

En férité, Matame, je devois point m'attendre à...

Digitized by Google

M. Dupuis, *l'interrompant.*

Mon cher, c'est qu'il faut que vous sachiez que c'est une affaire d'or pour ces gens-ci. Je ne donne rien à mon fils, mais, à ma mort et à celle de ma femme, mon fils, qui est fils unique, aura plus de huit cents mille livres de beau bien!... et je ne me suis pas enrichi dans les sous-fermes anciennes, comme on le dit à Paris... Sur mon Dieu, il m'en a coûté! J'ai même été obligé de solliciter des indemnités, que j'ai obtenues. Le Ministre le sait bien, mon très-cher ami!

Mylord, *à part et froidement.*

Le funeste petit Pourchois!.. (*A M. Dupuis.*) Monsié, mon très-cher ami, que ché connois point du tout, laisse-moi dire fous un mot à Matame, sur un petit affaire, qui l'est point long.

M. Dupuis.

Tenez, je ne sais ce que c'est que votre affaire; mais, à coup sûr, elle ne peut être aussi intéressante que la mienne: ainsi jugez-nous, et condamnez-moi, si j'ai tort, cher ami.

Mylord, *d'un air d'impatience.*

Oh! parti! le plus terrible de mes amis! du moins, souffre fous que Matame réponde...

M. Dupuis, *l'interrompant.*

Eh! non, poulet, elle ne sauroit rien répondre de plausible, pour justifier le choix, qu'à la place de

mon fils, elle fait faire à son mari, de ce damné d'Abbé, de ce vilain renégat...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Mais, connoissez, du moins, Monsieur, les gens à qui vous parlez...

M. DUPUIS, *l'interrompant, à Mylord, sans entendre ce qu'on dit.*

Qui mene une vie scandaleuse...

MYLORD, *l'interrompant.*

Et savré fous, Monsié, que cet Abbé est...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Est toujours d'un côté et d'un autre, avec des coquines? Oui, je le sais bien!... (*Voyant l'impatience du Lord*) Est-ce que vous le connoissez?

MYLORD, *à la Présidente.*

Mais, Matame, être fous d'intelligence de cette cene?...

M. DUPUIS, *l'interrompant, poursuivant, sans ménagement.*

Après avoir soupé avec ces impures-là; au point du jour, M. l'Abbé les mene boire du ratafiat, à Neuilly, et c'est lui qui mene la caleche; et il n'y a pas trois jours que cela est arrivé, au moins... Un Abbé!... Y a-t-il un scandale pareil à celui-là?

MYLORD, *dans la derniere impatience.*

Parti! Monsié, écoute-fous, un moment... Cet Abbé...

M. DUPUIS

M. Dupuis, *l'interrompant.*

Quel diable! cher ami, voulez-vous toujours parler? écoutez donc, à votre tour!

La Présidente, *impatiemment.*

Comment! on ne pourra pas dire un mot!

M. Dupuis, *se fouillant.*

En vérité, les femmes sont bien babillardes!... Jasez donc toujours; j'y renonce... (*A Mylord, qui paroît croire en être débarrassé.*) Eh! non, cher ami, c'est que je vous cherche la Lettre que m'a écrite le président, par laquelle il rompt ce mariage.

La Présidente.

Mais, Monsieur...

Mylord, *à M. Dupuis.*

Mais, Monsié... Monsié...

M. Dupuis, *l'interrompant, et poursuivant sans lui donner le tems de parler.*

Eh! non, non, c'est que c'est un morceau rare!... (*Tirant de sa poche la Lettre du Président.*) Après m'avoir dit qu'il ne veut plus me donner sa fille, voici comme il finit:

(*Lisant.*)

« Comme M. l'Abbé Kensington ne peut pas mal-
» heureusement garder ses bénéfices, en se mariant,

» je me fais fort de les faire tomber à M. votre
» fils, s'il rentroit dans les sentimens de dévotion,
» que je lui ai vus, il y a deux ans. Vous voyez
» que mon amitié ne se dément point, et que je
» suis toujours, etc. »

(Après avoir lu.)

Mon fils dans la dévotion!... lui ecclésiastique!... lui bénéficier!... Morbleu! je suis aussi dévot qu'un autre; mais si le coquin prenoit le parti de l'Église,.. *(Prenant le bras de Mylord.)* je lui casserois les bras, mon cher ami!

MYLORD, *avec fureur.*

Parti! Monsié, il faut que je corne, corne aux oreilles de fous, que moi l'être l'oncle de l'Abbé Kensington, moi, moi!

M. DUPUIS, *tout étonné.*

Ma foi! mon cher ami, j'en suis fâché, pour vous! Vous ne méritez pas cela! vous avez l'air d'un assez bon homme, vous!

MYLORD, *véritablement en colere, à la Présidente.*

Chai l'air d'un bon homme, moi, matame? En France, un bon homme il veut dire une bette?... Moi, ché suis une bette, Matame? moi, une bette?. .

LA PRÉSIDENTE, *très-embarrassée.*

Eh! non, Mylord, cela ne signifie point cela!

M. DUPUIS, *à part.*

Mylord ! Mylord !.. Ah ! c'est donc-là l'oncle de mon drôle ?

MYLORD, *dans la derniere colere, à la Présidente.*

Un bon homme ! moi, un bon homme ! ché sortir, Matame !... Ché reviendrai quand le président y sera... Un bon homme !... Ché sortir !... Ché serois point si bon... point si bon !.., car les mains ils me démangent de chetter par le fenêtre Monsié le sécrétaire du Roi !... Pour que ça arrive point, ché lui quitte la place !.. ché sors !... ché suis sorti...

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LA PRÉSIDENTE, M. DUPUIS.

M. DUPUIS, *rappelant le Lord.*

EH ! non, c'est moi qui vous la quitte, M. Mylord.... (*à la Présidente.*) Je vois bien que vous avez pris votre parti, Madame, et que vous avez abusé de l'ascendant que vous avez sur l'esprit de votre mari !... Je reviendrai lui parler.... Mais, apprenez que votre Abbé est l'homme du monde le plus dangereux. Je sais qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour qu'on eût sur vous et sur lui des soupçons...

S'il eût été possible de croire une Dame Chrétienne, comme vous, coupable d'une habitude criminelle.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! ça, nous voilà seuls, et je me flatte, à présent...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Et il enveloppoit dans ses calomnies ma femme... Madame Dupuis... Madame Dupuis!... qui est la vertu et la chasteté même!

LA PRÉSIDENTE.

Vous allez donc m'entendre?

M. DUPUIS, *l'interrompant encore.*

Ce que je vous dis-là est à la lettre, Madame... Je tiens ce fait de deux de nos messieurs, qui viennent dans cette œuvre à Saint-Eustache, de bonnes têtes! qui ont passé par toutes les charges; d'anciens marguilliers, des gens de mérite:

LA PRÉSIDENTE, *avec instance.*

Mais, M. Dupuis, écoutez-moi; pour Dieu, écoutez-moi!

M. DUPUIS.

Non, madame, je vous laisse. Tenez, je viens d'entamer-là une matiere chatouilleuse. Si je restois, je dirois quelques sottises; je ne pourrois pas m'en empêcher. Il vaut mieux que je sorte... Je me suis retenu jusqu'ici. Si je demeurois à présent, je ne répondrois pas de moi. Serviteur. (*Il sort brusquement.*)

SCENE XIII.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Eh ! bien, eh ! bien, cela a-t-il le sens commun?... En vérité, cet homme de fortune-là n'est pas vraisemblable; il est si plein de son objet qu'il est incapable de rien entendre... Nous eussions pu prendre ensemble des mesures. . Mais, faisons descendre ma fille... (*En l'appelant.*) Hola ! quelqu'un... Y a-t-il quelqu'un là?...

SCENE XIV.

L'ABBÉ, *gris*; LE PRÉSIDENT, *ivre, qui le suit* ; (1) LA PRÉSIDENTE.

L'ABBÉ, *dans la coulisse, à la Présidente.*

Toujours à vos ordres, Madame, toujours à vos

(1) Dans cette Scene et les suivantes, les Acteurs qui joueront les rôles du Président et de l'Abbé, doivent mettre une différence très marquée dans le jeu. Le Président est ivre noyé ; l'Abbé n'est que gris. L'un a une ivresse triste; l'autre a de la gaîté et de la grace. Il faut remarquer aussi, que, par gradations, ils reprennent un peu leur raison; et que les vapeurs du vin se dissipent, chez l'un et chez l'autre, en proportion de ce qu'ils en ont été frappés chacun. (*Note de l'Auteur.*)

ordres... (*Au président, en s'avançant.*) Ah ! le joli petit vin blanc, le joli petit vin blanc, avec des huîtres !... Il est coquin... ce vin-là est coquin !

LE PRÉSIDENT, *à la Présidente.*

Madame... Madame... oui, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! mais, Monsieur le Président, ne vous trouvez-vous pas mal ?

L'ABBÉ, *d'un ton badin.*

Eh ! mais, majestueuse Présidente, ne voyez-vous pas, tout d'un coup, que notre santé, à l'un et à l'autre... est au-dessus de ses affaires ?

LE PRÉSIDENT, *à la Présidente.*

Tenez, Madame... faites-nous une... ga... ga... ga... lanterie... passez dans votre appartement.

LA PRÉSIDENTE.

Je le veux bien, Monsieur, mais...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Quoi ! mais ? mais ?... Ne sais-je pas bien que j'ai à parler à l'Abbé... en particulier... et de cette affaire... à laquelle vous vous opposez... Allez-vous me la faire oublier ?

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monsieur, je me retire... (*Apart.*) Observons-

les ; voyons ce que tout ceci deviendra. Allons trouver ma fille, et me concerter avec elle.

(*Pendant cet à parte, lazzis de gens ivres entre le président et l'Abbé, et puis la Présidente sort.*)

SCENE XV.

L'ABBÉ, LE PRÉSIDENT.

L'ABBÉ, *chantant.*

« LA Princesse est partie? »

LE PRÉSIDENT, *pesamment.*

Oui, la voilà partie... Ah! ça, mon Abbé... asseyons-nous-là... et parlons d'affaires.

L'ABBÉ, *très-gaîment, avec folie même.*

D'affaires?... à moi?... à présent?... Tiens, mon Président, les vingt-quatre notaires du roi... viendroient à présent pour affaires... même pour me prêter de l'argent, que je les enverrois, avec leurs especes...

(*Il chante.*)

« Lanlere, lanlere... »

Eh! oui, chantons plutôt, céleste président!

(*Ils s'asseyent, auprès d'une table, qu'ils mettent entr'eux.*)

Air: *Chacun à son tour, liron lirette, etc.*

« J'aime beaucoup les femmes blanches;
» Mais j'aime encor mieux le vin blanc.
» Je n'ai point vu de femmes franches,

» Ei j'ai bu souvent du vin franc.
» Le sexe ne m'est rien quand je flûte;
» Et dans cela, comme dans tout,
» Chacun a son goût...
» Point de dispute...
» Chacun a son goût... »

LE PRÉSIDENT.

Parbleu! tu es bien heureux d'être toujours... de cette gaîté-là!... Il faudroit, moi, que j'eusse bu... un peu raisonnablement... pour être la moitié aussi gaillard... et si encore...

L'ABBÉ, *l'interrompant, en prenant l'air triste.*

Ah! Morbleu! il vient, pourtant, de me passer par l'esprit quelque chose... qui me chagrine, et qui.. me rend triste... oui, triste. (*Il rit.*)

LE PRÉSIDENT.

Dis-moi ce que c'est?

L'ABBÉ, *d'un air tendre et vif.*

C'est que tu sais bien que je suis ton ami... ton véritable ami?... et, cependant, depuis cinq ou six mois... je me reproche de te cacher un secret... qui te regarde.

LE PRÉSIDENT, *pesamment.*

Qui me regarde.,. moi?... Monsieur, c'est fort

mal !... Eh ! bien.., c'est très-mal !... Par exemple... entre amis.. a-t-on rien de caché ... l'un pour l'autre?

L'ABBÉ.

C'est ce que je me suis dit... mais ce qui m'a empêché de te découvrir... ce secret-là... c'est que je crains qu'il ne te fâche !

LE PRÉSIDENT.

Qu'il me fache ?... moi ?... moi ?... qu'il me fâche ?... Le pauvre homme ! *

L'ABBÉ.

Oui, toi... toi-même... tiens... si tu veux que je te le dise... jure-moi auparavant... que cela ne te fera aucune peine ?

LE PRÉSIDENT.

Oh ! je te le jure... je te le jure... Eh...! qu'est-ce que cela me fait à moi ?

L'ABBÉ.

Eh ! bien, président, tu es... un honnête homme !... tu es... un honnête homme !...

LE PRÉSIDENT.

Eh ! bien, est-ce-là un... secret ?

L'ABBÉ.

Attends donc... tu es un honnête homme... mais ta femme...

LE PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Ma femme? ma femme?

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

N'est pas une honnête femme... Veux-tu que je te le dise?...

LE PRÉSIDENT.

Cela n'est pas vrai! morbieu!... cela n'est pas vrai!.. C'est une femme d'honneur que ma femme!... la Présidente est vertueuse... et même ce sont toujours des querelles... quand j'en veux venir... Je te dis qu'elle est froide, moi... Mais, voyons?

L'ABBÉ.

Oh! mais... puisque tu te fâches, et que tu ne me crois pas... je ne te dirai plus rien, moi... Dès que cela ne te fait plus de plaisir... Est-ce pour moi que je te dis cela?... Qu'est-ce qui m'en revient?

LE PRÉSIDENT.

Un moment... M. l'Abbé... Parlons de sang-froid... Ai-je tort de me mettre en colere?.. Est-il étonnant qu'on prenne feu... quand on entend dire ces sortes de choses-là de sa femme?

L'ABBÉ, *en riant de tout son cœur.*

Eh! mais, quand cela est vrai, nigaud!... pardi! quand cela est vrai!

LE PRÉSIDENT, *vivement.*

Cela n'est pas vrai, morbleu !... cela n'est pas vrai.,. parce que c'est faux ! Prouvez-moi, mon petit Monsieur, comme cela est vrai? Donnez-moi... cette satisfaction-là ?

L'ABBÉ.

Oh ! tu vas en avoir le plaisir... Tiens, je le prouve !.. je le prouve... parce que... *Primò*, vous êtes un honnête homme... Mais ta femme... ta femme est une Catin !

LE PRÉSIDENT, *hors de lui.*

Mais quelles preuves en as-tu ?... dis donc, dis... dis-là... dis... dis donc ? C'est que, vois-tu, je suis si sûr de la Présidente qu'à moins que tu n'aies vu... que tu n'aies vu... et si encore... je ne le croirois pas !

L'ABBÉ, *pleurant de tendresse.*

Tiens, mon cher Président !... mon bon ami !... hi, hi, hi... hi, hi, hi...

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi t'affliges-tu ?... Pour moi ?... A qui en as-tu ?... Moi, je n'en crois rien !

L'ABBÉ, *pleurant encore.*

Tu n'y es pas, mon très-cher ami !... c'est que je suis un coquin !... un misérable !... un roué !... En vérité, cher ami ! si tu es ce que tous les maris sont

à Paris... il faut t'en prendre à ta femme... ce n'est pas ma faute...

LE PRÉSIDENT, *d'un air assuré.*

Je ne le suis pas... Oh! mon pauvre ami, si ce n'est que cela... ne te désole point tant... je te dis que je ne le suis pas, moi, parce que j'en suis sûr!

L'ABBÉ.

Oh! mon ami, sur mon honneur, tu l'es... sur mon Dieu, mon ame, tu l'es! cela n'est que trop vrai!... et, tiens, que je te rappelle... Te souvient-il du jour des Rois, qu'il geloit à pierre fendre?

LE PRÉSIDENT.

Il faisoit froid... Eh! bien, quand je m'en souviendrois?

L'ABBÉ.

Tu fus dîner avec Mylord Sindereze... mon cher oncle... chez une femme de mérite... qui est même fort ennuyeuse... quoiqu'elle ait soixante ans passés.

LE PRÉSIDENT.

Cela est juste... Eh! bien?

L'ABBÉ.

Eh! bien?... je n'y fus pas moi... quoique je fusse prié de cette partie fine... avec vous autres... Eh! bien?

la Présidente me fit rester avec elle... Etoit-ce ma faute ?

LE PRÉSIDENT.

Eh! bien, quel mal y a t-il à tout cela ?

L'ABBÉ.

Elle me dit que je te ressemblois... Est-ce ma faute ?

LE PRESIDENT.

Eh ! quand tu me ressemblerois... Où est donc le malheur ?... le grand malheur ?...

L'ABBÉ, *d'un air badin.*

Ne te presse donc point... Ensuite, elle m'embrasse, en me disant : « C'est mon mari... c'est toi cher » ami... que j'embrasse !... (car elle t'aime dans le » fond)... c'est mon mari que je baise... » Est-ce ma faute ?

LE PRÉSIDENT.

Eh ! bien, qu'est ce qu'il y a donc là de si grave ?... Est-ce que je prends garde... à ces mi... mi... minuties-là ?... et, sur-tout, avec toi... petit follet ?

L'ABBÉ, *en riant.*

Un moment... un moment... Comme il faisoit chaud, elle ôta son fichu... Oh ! il faut le dire... (*faisant un signe indicatif*) elle a tout ceci... admirable ! Est-ce ma faute ?

LE PRÉSIDENT.

Mais, est-ce ta faute ? est-ce ta faute ?... Que veux-tu dire ?...

L'ABBÉ, *pleurant.*

Que veux-tu que je te dise?... Que veux-tu que je te dise, mon très-cher ami!... je fus assez indigne... et assez abandonné de Dieu... pour... cher ami! ne m'en parle pas davantage!... c'est une affaire faite! tu vois bien, à présent... que ce ne sont pas-là des ouï-dires... Tu vois bien que c'est par moi-même... que je suis certain que tu es ce que tu ne mérites sûrement pas d'être; et, sur-tout de la façon d'un ami comme moi.

LE PRÉSIDENT, *confondu.*

Je n'en reviens point!... je n'en reviens point!

L'ABBÉ, *pleurant.*

Mais, cher ami, est-ce ma faute?... mets toi en ma place... pouvois-je faire autrement? Il eût fallu être un Ange... Là, dis, est-ce ma faute?... Non, c'est que je t'en fais juge?

LE PRÉSIDENT.

Non, ce n'est point ta faute... tu n'as aucun tort... tu as fait ton métier, toi, l'Abbé... mais la Présidente est une malheureuse!

L'ABBÉ.

Oh! c'est mal-à elle!... Vous qui ne lui refusez rien.. Je l'ai prise en aversion... depuis ce tems-là.. (*En pleurant.*) de m'avoir forcé, le pistolet sous la gorge... à faire cette espiéglerie là à mon ami!... à mon meilleur ami!... mon plus cher ami!

LE PRÉSIDENT.

Je ne t'en sais pas mauvais gré... à toi, l'Abbé... Cela t'a fait plaisir... Je ne t'en veux pas pour cela... au contraire... j'aurai toujours pour toi la reconnoissance... que mérite... le secret que tu viens de me confier... Mais, écoute donc, mon ami, il ne faut pas aller dire cela à d'autres, au moins!

L'ABBÉ.

Cher ami, tu conçois bien qu'il n'y a que toi au monde à qui cette confidence-là puisse se faire... D'ailleurs, je ne le dirois pas même à mon confesseur... Ah! tu seras le seul... la peste!

LE PRÉSIDENT, *affectueusement.*

Cher Abbé!... mon très-cher Abbé!... tu ne pouvois pas me donner une plus grande marque de confiance... et d'amitié... que ce secret-là... Je n'oublierai jamais le service que tu me rends... mais la Présidente s'en souviendra

L'ABBÉ.

Pour moi je ne lui pardonnerai de mes jours!... et, ce matin, quand je l'ai quittée... (*En riant*) (car je l'ai quittée ce matin) je l'ai traitée indignement... parce que je ne puis la souffrir... depuis qu'elle t'a manqué... Cela est plus fort que moi... et, si j'étois en ta place... je la ferois enfermer... dans un bon Couvent!

LE PRÉSIDENT.

C'est à quoi la bonne dame doit s'attendre !

L'ABBÉ, *tendrement.*

En ce cas-là, quand nous l'aurons fait cloîtrer... si tu veux, mon ami !... mon très cher ami !... venir loger avec moi... dans ma petite maison des Porcherons... nous vivrons ensemble !

LE PRÉSIDENT, *l'embrassant et pleurant de tendresse.*

Cher Abbé !... mon très-cher Abbé !... j'y consens, de bien bon cœur !... (*Ils se levent.*) Oui, cher ami !... oui, j'irai vivre avec toi... Tu peux bien en être certain... Tu me tiens lieu de tout... Quand on a un ami... un fidele ami, un ami sûr... comme toi, il faut vivre éternellement avec lui !

SCENE XVI.

LA PRÉSIDENTE, LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

LA PRÉSIDENTE, *d'un air intrépide, au Président et à l'Abbé.*

JE revenois ici... Messieurs, et je me suis arrêtée un moment pour entendre la fin de votre belle conversation. (*Au Président, seul*) N'est-il pas affreux, M. le Président, que vous soyez assez lâche pour prêter l'oreille aux calomnies les plus atroces, les plus dénuées de vrai-

semblance, et qui ne vous couvrent pas moins de honte que moi?

LE PRÉSIDENT, *un peu moins ivre.*

Comment! comment! Madame, vous êtes assez hardie...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant, fièrement.*

Allez, Monsieur, on ne craint rien, quand on est sûr de son innocence. Je n'appréhende rien, vous dis je; je n'ai rien à me reprocher; et on ne peut pas prouver que je sois capable de la moindre chose qui puisse choquer la vertu, ni la bienséance!

L'ABBÉ, *à part, en riant, et légérement.*

Elle ne parleroit pas si haut, si je ne lui eusse pas rendu ses méchantes Lettres!... J'ai fait là une ânerie!

LA PRÉSIDENTE, *au Président.*

Il n'y a que vous au monde, Monsieur, et encore faut-il que vous soyez dans l'état honteux où le vin vous a mis; il n'y a que vous, dis-je, qui puissiez donner quelque créance aux fables et aux rêveries que vous débite, depuis une heure, un homme ivre comme M. l'Abbé!

L'ABBÉ, *éclatant de rire, au Président.*

Ah! ah! ah! ne diroit-on pas que j'ai bu, à entendre Madame?

LE PRÉSIDENT *à la Présidente, regardant l'Abbé fixement.*

Effectivement, l'Abbé a du vin,.. mais beaucoup.,. et je commence à concevoir.,.

L'ABBÉ, *à part, et souriant.*

Oh! je voudrois bien qu'il imaginât... que je lui ai menti.,. Cela seroit plaisant!... Oh! je le voudrois, à présent!

LA PRÉSIDENTE, *au Président.*

Mais, Monsieur, répondez-moi... Vous me ferez justice de M. l'Abbé; vous ne le reverrez de votre vie: vous le chasserez de chez vous, ou je ferai un éclat!... Je vais, de ce pas, me réfugier chez mon oncle, le Conseiller de Grand'Chambre. Je prendrai, avec lui, des mesures pour nous faire séparer,.. et nous verrons si, sans raison et sans preuves, sans prétextes même, on peut attaquer la réputation et l'honneur d'une femme comme moi!

L'ABBÉ, *en riant, au Président,*

Eh! bien, Président, la crois-tu?.,. (*A part.*) Oh! je voudrois qu'il la crût! (*Bas, à la Présidente.*) Allons Madame, il est tems d'appuyer!... je vais vous seconder,.. *Au Président*) Ecoute donc, mon ami, tous les jours... on se trompe dans ces matieres-là.

LE PRÉSIDENT, *le fixant encore avec des yeux arrêtés.*

Un petit moment, M. l'Abbé... s'il vous plaît... Point

point de plaisanteries !.. J'ouvre les yeux, petit à petit.. et je vois très-bien que vous avez bu !

L'ABBÉ, *en riant.*

Oui, voilà ce que c'est... c'est le vin, mon ami... (*Bas, à la Présidente.*) Allons, madame, un petit coup de collier !... c'est qu'il sera délicieux qu'il vous croie !.. Cela vaudra de l'or !... Cela sera divin !... (*Au Président.*) Je te demande, en grace, de ne rien croire !...

LE PRÉSIDENT, *d'un air d'humeur.*

Eh ! non, Monsieur, ne plaisantons pas... Je n'ai pas envie de rire... Je reprends mon bon sens, moi !... D'abord... c'est que vous êtes un coquin, si cela n'est pas !... et si cela est... et cela n'est pas... car je commence à être sûr que cela n'est pas !

L'ABBÉ, *d'un ton badin.*

Oui, oui, cela n'est pas... et cela ne peut pas être !... cela n'est jamais arrivé !... à un Président...

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, de quelque maniere que vous vous retourniez... dans les deux cas... que cela soit... ou que cela ne soit pas... dans les deux cas...

L'ABBÉ, *l'interrompant, en le contrefaisant.*

Eh ! bien, dans les deux cas ?... Acheve donc... Je crois que tu as du vin aussi !

LE PRÉSIDENT, *d'un air ferme.*

Dans les deux cas, Monsieur, ne mettez jamais les pieds chez moi .. Vous avez calomnié Madame... je ne veux plus vous voir... Sachez tout ce que vous y perdez, mon petit Monsieur... tout étoit arrangé pour vous faire épouser ma fille !

L'ABBÉ, *reculant d'étonnement.*

A moi, ta fille !... à moi un mariage véritable ?... à moi la demoiselle Nacquart ?... (*A la Présidente.*) L'affaire auroit-elle été canonique, Madame ?... Vous le savez ?

LA PRÉSIDENTE.

Osez-vous bien encore ?...

L'ABBÉ, *l'interrompant, au Président.*

Mon ami, outre cela.. je l'aurois refusée... Je ne veux point me marier, moi !... Je ne suis pas encore assez abandonné de Dieu... ni des femmes... comme tu sais, Président... pour m'aller marier ?

LA PRÉSIDENTE, *d'un air de dignité.*

Sortez, Monsieur ; et ne paroissez jamais devant moi !

L'ABBÉ, *se retenant, pour ne pas rire.*

Je sors, Madame .. Je n'en dirai pas davantage, parce que c'en est bien meilleur !... Je suis charmé que cela ait pris ce tour-là !. . J'en rirai toute ma vie ... et, d'ailleurs, je suis enchanté que tout se soit passé

dans la douceur... parce qu'il est de la derniere conséquence pour moi... d'avoir de bons procédés avec les femmes... Cela m'en fera avoir, bien sûrement, d'autres. (*Il sort.*)

SCENE XVII et derniere.

LE PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT, *se jettant aux pieds de sa femme.*

AH ! ça, ma chere femme, je te demande pardon... des soupçons impertinens... Je t'en prie ! que cela n'altere pas notre union, qui ne ..

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant, et l'aidant à se relever.*

Ces choses-là, Monsieur, se pardonnent rarement .. Cependant, la conduite que vous tiendrez, par la suite, avec moi pourra effacer le ressentiment d'une femme vertueuse, et qui est trop attachée à ses devoirs pour conserver des levains d'aigreur et de haine contre quelqu'un que, par son inclination, elle n'est rien moins que portée à haïr, quelque sujet qu'elle en ait donné.

LE PRÉSIDENT, *pleurant de tendresse.*

Ah ! ma chere amie !... ma tourterelle !... sois sûre

que toute cette bagarre-ci ne fera qu'augmenter... ma confiance... mes sentimens... mon estime et ma vénération !

LA PRÉSIDENTE.

Nous verrons, Monsieur, nous verrons... Mais passez dans votre cabinet vous reposer, une heure ou deux. Prenez du thé. Je vous ferai avertir quand Messieurs Dupuis, que j'ai envoyé prier de passer ici ce soir, seront arrivés, et nous signerons le contrat de mariage de ma fille, qui est dressé, depuis avant-hier.

LE PRÉSIDENT.

Je le veux bien, ma chere Epouse ! Arrangez tout cela... Envoyez chez le Notaire. Quand il sera venu faites-le moi dire... et je suis tout prêt à signer.... Je sens que cela se passe... Oh ! oui, cela se passe !

FIN.

Digitized by Google

LA TÊTE A PERRUQUE, OU LE BAILLI,

PETIT CONTE DRAMATIQUE, EN UN PETIT ACTE ET EN PROSE,

DE COLLÉ.



A PARIS.



M. DCC. LXXXIX.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CETTE bagatelle, à laquelle on se garde bien de donner le nom de Comédie, a été représentée dans une salle de Spectacle dont les croisées latérales avoient vue sur une cour où fut exécuté un très-joli feu d'artifice, dans le goût Chinois. En détournant un peu leurs siéges, les Spectateurs le voyoient assis, sans quitter leurs places, et aussi commodément que si on l'eût tiré devant eux, sur le Théatre même. Ils avoient de moins l'inconvénient de l'odeur de la poudre et celui de la fumée.

S'il étoit possible d'accorder le moindre mérite à l'invention d'une folie pareille à celle-ci, ce seroit uniquement celui d'avoir été imaginée pour paroître forcer quelqu'un qui fait jouer la Comédie chez lui à donner un feu d'artifice, sans qu'on puisse l'accuser d'en avoir eu l'intention, ni la prétention.

SUJET DE LA TÊTE A PERRUQUE, OU LE BAILLI.

Le Bailli d'une petite ville de France, dans laquelle est en garnison un Régiment d'Artillerie, feint de s'éloigner de chez lui, pour un jour, afin de s'y cacher, et de vérifier, par lui-même, si les bruits que l'on fait courir sur l'infidélité de sa jeune épouse ont quelque réalité. En effet, pendant que la Baillive le croit absent, elle invite à souper un Vicomte, qu'elle aime, et dont elle est aimée, un Chevalier, tous les deux Officiers d'Artillerie, et l'Elue du lieu, jeune veuve, qui aime le Chevalier et en est aussi aimée. Ces quatre joyeux convives imaginent, pour s'amuser, de mettre au bout de leur table la tête à perruque du Bailli, affublée d'une de ses perruques,

et de laquelle ils revêtissent le pied de sa longue robe noire. Mais, tandis qu'ils quittent un moment la table, pour passer au jardin, voir tirer un feu d'artifice, qu'a fait préparer le Vicomte, le Bailli revient chez lui, incognito, à l'aide de sa servante, Jacqueline, femme de Thomas, son jardinier, et qu'il a mise dans son secret et dans ses intérêts, contre la volonté de Thomas, qui ne voudroit pas qu'elle se mêlât des affaires de ses maîtres; et, voyant les apprêts du souper, le Bailli se place sous sa robe, au bout de la table. Les quatre convives rentrent, se remettent à table, et se permettent quelques plaisanteries, assez vives, sur le compte du Bailli, en les adressant à sa tête à perruque, qu'ils regardent comme son simulacre, très-ressemblant. Le Bailli, impatienté, leur répond et les épouvante tellement qu'ils s'enfuient, tous les quatre, en le laissant seul, et trop convaincu de ce dont il n'avoit que quelques soupçons.

Digitized by Google

NOTE DES RÉDACTEURS.

CETTE Piece, trop libre pour être représentée ailleurs qu'en Société, a dû nécessairement échapper à l'analyse des Historiens des Théatres publics, qui n'en ont porté aucun jugement, et n'ont recueilli aucune anecdote qui y soit relative.

Digitized by Google

LA TÊTE
A PERRUQUE,
OU
LE BAILLI,
PETIT CONTE DRAMATIQUE,
EN UN PETIT ACTE ET EN PROSE,

Représenté sur des Théatres de Sociétés.

PERSONNAGES.

LE BAILLI,

LA BAILLIVE, } en petites robes, sans paniers.

L'ÉLUE, veuve, } en petites robes, sans paniers.

LE VICOMTE, amant de la Baillive, } tous deux en uniforme de l'Artillerie.

LE CHEVALIER, amant de l'Elue. } tous deux en uniforme de l'Artillerie.

THOMAS, mari de Jacqueline, } Domestiques du Bailli.

JACQUELINE, sa femme, } Domestiques du Bailli.

La Scene est dans le Sallon du Bailli, au fond duquel est une porte vitrée, qui donne sur le jardin, dans une petite ville de garnison d'Artillerie.

A

LA TÊTE A PERRUQUE, OU LE BAILLI,

PETIT CONTE DRAMATIQUE, EN UN PETIT ACTE.

(*Sur le devant du Théâtre, l'on voit une table servie pour une collation. Une tourte de confitures, au milieu; des fruits, des biscuits, de la crême, &c. cinq couverts; et à chaque bout de la table, une bouteille de punch, rafraîchissant dans des seaux pleins de glaces.*)

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE, *seule, regardant au loin, et appercevant Thomas.*

V'LA Thomas, v'la mon mari qui me charche!... J'ell'vois qui viant à nous. Il a biau faire, y ne m'ôtera

pas les escrupules que j'ons sur le mauvais commerce que notre maîtresse entrequient avec c'tofficier d'Artillerie. Mais, pardine ! y faut ben nous bailler de garde de ly dire tout le patricotage que j'avons arrangé avec M. le Bailli !... (*Voyant entrer Thomas.*) V'la Thomas ; je gage qu'y va me tarabuster sur tout ça !

SCENE II.

THOMAS, JACQUELINE.

THOMAS.

AH ! te v'la Jacqueleine ? Je te le répétons encore, nott'femme : Morguenne ! laissons aller le monde comme y va. Nous convient-y, à nous, de nous appercevoir que nott'maîtresse aime Monsieu le Vicomte, qu'est Officier d'Artillerie, mieux que son mari, qui n'est que Bailli ? et que Madame l'Élue, qu'est veuve, alle aime mieux Monsieu le Chevalier, qu'est Officier pointeur, ly, que de n'aimer rien du tout ? Sont-ce-là nos affaires ? Morgué ! vous ne deviais point, d'abord faire faire cette découvarte-là et encore moins l'aller dire, comme vous avez fait, à Monsieu le Bailli, sans mon ordre. Vous êtes ma femme une fois ! ne suis-je pas le maître, donc ?

JACQUELINE, *niaisement et les yeux baissés.*

Oui-dà, le maître! Oh! Thomas, nott'conscience est par-dessus tout. C'est zelle qu'est nott véritable maître.

THOMAS.

La belle conscience, d'aller ainsi par troubler le ménage de gens de qui je mangeons le pain! Ne sommes-nous pas les domestiques de Madame, aussi bian que de Monsieu, donc? Je sarvons également l'un et l'autre, peut-être? Je devons donc être fideles à tous les deux... et si le Ciel veut que le Bailli soit cornard, c'est zà nous de le voir faire tranquillement, et à nous taire là-dessus.

JACQUELINE, *niaisement.*

Oh! mon doux Jésus! que dites-vous là, mon mari? c'est zun péché que de s'taire en cas de ça!

THOMAS.

Oui, mais tu n'trouves donc pas que c'soit eun péché de prendre de l'argent du Monsieu de Madame, pisque t'en as reçu encore hier au soir, aussi bien que moi, hein? dis donc?

JACQUELINE, *toujours niaisement.*

Oh! non, ce n'est pas un péché ça; Monsieu le curé m'a ben assuré que je pouvions prenre son argent et le trahir; rapport, ce dit-il, qu'ygnia point de mal à faire du mal à ceux qui font le mal,

THOMAS.

Oh ! ouiche ! c't'olibrius-là nous prouvera biantôt qu'ygnia du bian à faire du mal... Mais, baste ! j'espérons que Monsieu le Bailli n'aura pas cru un mot de tout ce que tu l'y as dit. Il est si aveugle et si bête, sur le compte de sa femme, qu'c'est un vrai plaisir! D'ailleurs, y doit être huit jours à son voyage, j'aurons le tems de racommoder tes âneries. Y n'est parti que ce matin, et, drès demain, je prévienrons Madame sur tout ça. Si je le disions aujourd'hui, je n'serions qu'un trouble-fête... (*Montrant la table.*) V'là leu collation toute prête ; et m'est avis que ça doit être guai pour Madame, tout ça, car alle varra biantôt des saucissons d'artifice, que ce gendarme d'Artillerie l'y tirera, ly-même!

JACQUELINE, *vivement et niaisement.*

Oh ! j'irons voir ce feu-là, Thomas ! Ce n'est pas un péché que de voir ça !

THOMAS.

Paix, tais-toi, chienne de langue! V'là toute la compagnie qui viant envars ici.

SCENE III.

LA BAILLIVE, LE VICOMTE, L'ELUE, LE CHEVALIER, THOMAS, JACQUELINE.

LA BAILLIVE, *au Vicomte, en se donnant des airs minaudiers, et traînant sa voix.*

TENEZ, Vicomte, je ne serai point tranquille que vous n'ayiez quitté l'Artillerie. Les boulets de canon ne me sortent point de la tête. (*A Thomas et à Jacqueline.*) Ah : mes enfans, vous voilà? Servez-nous tout-à-l'heure. (*Thomas et Jacqueline se retirent.*)

SCENE IV.

LA BAILLIVE, L'ELUE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LA BAILLIVE, *à l'Elue.*

MADAME l'Elue, nous avons besoin de manger, mon cœur! nous n'avons pas laissé de nous fatiguer à nous promener dans mon petit parc... avec ces Messieurs.

L'ELUE, *minaudant aussi, mais plus étourdiment.*

Eh! mais, ma chere Baillive, c'est que vous avez

pris, avec le Vicomte, par cette allée qui n'est pas battue... Le Chevalier et moi, nous n'avons pas quitté le petit bois, qui est un terrein uni... et je ne suis point lasse, mais point lasse du tout.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Eh! mais, ma délicieuse veuve, si vous n'êtes point lasse, je vous en fais mon compliment! je vous ai, pourtant, fait faire beaucoup de chemin, en fort peu de tems... Il faut que vous soyez infatigable!

LE VICOMTE, *gaiement.*

Oh! ma Baillive est plus délicate et plus raisonnable. Elle avoue, du moins, qu'elle a assez de la promenade qu'elle a faite avec moi. Cela est plus de commerce, cela!

L'ELUÉ, *vivement, à la Baillive.*

Ecoutez-vous, ma chere, ce que ces agréables-là veulent faire entendre? Tenez, ne voilà-t-il pas ces Messieurs qui se vantent déja?

LA BAILLIVE, *languissamment.*

Oui, ma chere, les voilà qui se donnent les violons?

LE CHEVALIER, *souriant malignement.*

Sur quoi donc? il n'est question que de la promenade.

LE VICOMTE, *en badinant, à la Baillive.*

Et nous nous applaudissons seulement d'être de

bons marcheurs ! Cela n'est-il pas vrai ? mais, en ai-je trop dit ? là, répondez ?

LA BAILLIVE, *très-tendrement.*

Non, non, Vicomte; vous êtes un homme charmant !

LE CHEVALIER, *en riant, à l'Elue.*

Et moi, n'ai-je pas dit aussi la vérité ?

L'ELUE, *vivement, et lui serrant la main.*

Oui, oui, mon cher chevalier, vous êtes un homme adorable !

SCENE V.

THOMAS, JACQUELINE, *qui reviennent et qui mettent des plats sur la table.* LA BAILLIVE, L'ELUE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LA BAILLIVE, *à Thomas et à Jacqueline.*

AVEZ-VOUS mis-là tout ce que j'ai demandé ?

THOMAS.

Oui, nott'maîtresse; ignia rian d'oublié.

LA BAILLIVE, *à Jacqueline.*

Et le punch, est-il là ?

JACQUELINE, *montrant des seaux qui sont sur la table.*

Oui, Madame, ignia une bouteille de ça, à chaque bout de la table, dans ces sciaux-là.

LA BAILLIVE.

En ce cas-là, qu'on nous laisse tranquilles, et que l'un n'entre plus ici que je n'appelle.

THOMAS et JACQUELINE, *ensemble, en s'en allant.*

Oui, Madame.

SCENE VI.

LA BAILLIVE, L'ELUE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LA BAILLIVE, *au Vicomte et au Chevalier.*

Au moins, Messieurs, ceci n'est qu'une collation légere, comme nous en sommes convenus. A minuit, nous ferons réveillon, et nous souperons à fond.

L'ÉLUE, *très-vivement et très-vîte.*

Oh! oui, oui, manger un morceau à présent et bien souper à minuit: cela est très-bien arrangé comme cela!

LE CHEVALIER, *gaiement, à la Baillive.*

A miracle, Madame!

LE VICOMTE, *à la Baillive.*

Merveilleusement!.... J'aime moi que le souper soit toujours la derniere chose que l'on ait à faire.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Tiens j'ai ma belle Cousine qui en est à ce régime-là ; et qui prétend que par ce moyen sa digestion en est moins troublée.

LA BAILLIVE, *en riant.*

Allons, allons, vous nous direz toutes ces folies-là à table. Mettons-nous-y... (*Au Vicomte.*) Mais, à propos, ce petit Musicien Italien; ce petit imparfait, que vous aviez promis de nous amener, Vicomte, est-ce qu'il ne viendra pas ?

LE VICOMTE.

Ah ! le Seigneur Nicolo ? Madame, il m'a dit qu'il feroit ce qu'il pourroit. Il viendra tard, peut-être.

LA BAILLIVE.

Laissons-lui donc-là son assiette. (*En plaisantant.*) Aussi-bien, si mon mari venoit, faut-il encore lui garder sa place, et qu'il trouve son couvert mis chez lui; c'est la moindre chose.

L'ÉLUE, *avec étourderie et volubilité.*

Vous plaisantez; mais je vous préviens que si votre mari venoit nous surprendre, je commencerois par l'étrangler, d'abord !

LA BAILLIVE, *lentement.*

Oh ! je vous en empêcherois; et je vous préviens

moi, que je le recevrois avec le plus beau sang-froid...

LE VICOMTE, *l'interrompant, d'un ton badin.*

Allons donc, Madame, vous faites-là la petite intrépide!... mais je parierois, moi, que sa présence seule vous feroit trembler, des pieds à la tête. Tenez, il n'est pas loin d'ici, votre mari; je viens de le voir, en passant, voulez-vous que je vous l'apporte?

LA BAILLIVE, *riant.*

M'apporter mon mari?... (*Au Chevalier.*) Qu'est-ce qu'il veut dire, donc?

LE VICOMTE.

Je dis que je m'en vais vous le chercher, lui-même. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LA BAILLIVE, L'ELUE, LE CHEVALIER.

LA BAILLIVE, *à l'Elue.*

Il est fou!

L'ÉLUE.

Il extravague!

LE CHEVALIER.

Je n'y comprends rien!

SCENE VIII.

SCENE VIII.

(Le Vicomte apporte une tête à perruque, qu'il pose sur le bord du Théâtre, sur laquelle est une perruque carrée, du Bailli, tout accommodée, et au bas du pied qui la supporte, est un tiroir divisé en deux compartimens, dont l'un renferme de vieilles perruques, et l'autre de la poudre, de la pommade et des peignes de corne.)

LE VICOMTE, LA BAILLIVE, L'ELUE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE, *à la Baillive.*

Eh! bien, avois-je, raison?

L'ÉLUE, *se récriant.*

Eh! oui, voilà le Bailli!

LE CHEVALIER.

C'est le Bailli!

LA BAILLIVE, *se récriant et minaudant.*

C'est le Bailli! .... mais c'est que c'est le Bailli, lui-même; ce sont tous ses traits.

L'ÉLUE, *vivement.*

Sa physionomie grave!

Digitized by Google

LA BAILLIVE, *d'un air agréable.*

Son air fin et spirituel!

LE CHEVALIER, *d'un ton grave.*

Jusqu'à son silence!

LE VICOMTE, *à la Baillive.*

Convenez, Madame, que cette plaisanterie est un coup de tête?

LA BAILLIVE, *en riant.*

Oh! il faut qu'il soit des nôtres; il faut le mettre à table.... Mais, auparavant, il faut l'habiller.... Allons, allons, je m'en vais vous chercher sa robe, moi.

L'ÉLUE.

C'est bien dit! courez vîte.

LE CHEVALIER, *à la Baillive.*

Dépêchez-vous.

(*La Baillive sort.*)

SCENE IX.

L'ELUE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE, *à l'Elue, en détaillant la tête à perruque et en montrant le tiroir du pied.*

DIABLE! comme ces Baillis ont de l'arrangement!... Ce tiroir renferme ses vieilles perruques.

Digitized by Google

SCENE X.

LA BAILLIVE, *apportant la robe du Bailli;* L'ELUE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE VICOMTE, *à la Baillive.*

Arrivez-donc, Madame; nous admirons-là l'invention de la tête de votre mari !

L'ÉLUE, *à la Baillive, en riant, et en lui montrant le tiroir.*

Quel génie de faire là des compartimens pour y mettre sa poudre, sa pommade !...

LE VICOMTE, *l'interrompant, en montrant les peignes.*

Ses peignes de corne !

LA BAILLIVE, *vivement.*

Oui, oui, oui.... Mais, ne perdons point de tems, Vicomte; aidez-moi à mettre la robe à mon mari.... (*D'un air tendre et languissant.*) Vous lui servez à tant d'autres choses!

(*La Baillive et le Vicomte attachent la robe au col de la tête à perruque.*)

L'ÉLUE.

Cela tient bien. Mettez le Bailli, à présent, vis-à-vis du couvert de M. Nicolo.

LE VICOMTE, *plaçant la tête.*

L'y voilà.... (*A la Baillive.*) Allons, Madame, faites-le bien manger; ayez bien soin de votre illustre mari!

LE CHEVALIER, *en montrant la tête.*

Je veux l'enivrer, moi, ce grand Magistrat-là! cet organe respectable de nos Loix!.

LA BAILLIVE, *d'un ton badin.*

Allons, allons; cessez de plaisanter les gens de Robe! vous ne savez pas ce que vous pouvez devenir, et... plaçons-nous, nous autres, puisque notre maître est placé.... (*A l'Elue, en la plaçant.*) Tenez, ma chere amie, mettez-vous là.

L'ÉLUE, *au Chevalier.*

Allons, mon Chevalier, à côté de moi.

(*Le Chevalier se met à table à côté de l'Elue.*)

LA BAILLIVE, *en minaudant.*

Vous m'abandonnez donc, le Vicomte?

(*Elle s'assied, et le Vicomte se place à côté d'elle. La tête à perruque tient le milieu de la table.*)

L'ÉLUE.

Oh! je n'ai jamais su prendre le bien d'autrui, ma belle Dame!

LA BAILLIVE, *lui servant de la tourte.*

Tenez, Reine, goûtez de cette tourte-là.... Jac-

queline les fait merveilleusement bien !.... Je vais en servir à ces Messieurs.

L'É L U E, *à qui le Chevalier dérobe une partie de sa tourte pendant qu'elle mange l'autre.*

Elle est admirable !.... Oh! le Chevalier me la prend.... Au voleur! au voleur!

LE VICOMTE, *lui servant un autre morceau de tourte.*

Ah! ne faites pas venir la Garde, Madame; ne faites pas pendre ce pauvre Chevalier : en voici un autre morceau.

LA BAILLIVE.

Goûtons notre punch à présent, et voyons s'il est bien fait.

(*Le Vicomte verse du punch à la Baillive, et le Chevalier à l'Elue.*)

L'É L U E.

Il a belle couleur !

LA BAILLIVE.

C'est moi qui devois vous en verser, Vicomte.

LE VICOMTE ET LE CHEVALIER, *ensemble, à la Baillive et à l'Elue.*

A vos plaisirs, Mesdames !

LA BAILLIVE, *en badinant, à l'Elue.*

N'admirez-vous pas ces Messieurs, qui commencent par boire à leurs santés?

LE VICOMTE.

Comment ?

LE CHEVALIER, *à la Baillive.*

Que voulez-vous dire ?

L'ÉLUE, *vivement.*

Vous n'entendez pas? Quoi ! boire à nos plaisirs, n'est-ce pas boire à vos santés, Messieurs les fripons ?

LE VICOMTE, *souriant malignement.*

Ah ! oui, oui.... C'est de l'esprit que cela !
(*Il boit.*)

LE CHEVALIER, *d'un ton de persifflage sérieux.*

Non, pardieu ! c'est du sentiment !
(*Il boit*)

L'ÉLUE, *après avoir bu.*

Ce punch-là est excellent !
(*On tire un pétard dans les environs, et les femmes laissent tomber leurs verres de frayeur.*)

LA BAILLVE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

L'ÉLUE, *à part.*

Juste Ciel !

LE VICOMTE, *en riant.*

Rassurez vous, Mesdames. C'est un petit feu d'artifice, c'est un petit plat de mon métier, que je

veux vous donner; et ce pétard que vous avez entendu est le signal dont j'étois convenu avec un de nos Bombardiers. Descendons au jardin; on le tirera quand vous l'ordonnerez, Mesdames.

L'ÉLUE, *vivement.*

Oh! mais, c'est trop galant!.... (*A la Baillive.*) Descendons, descendons.

(*Elle prend le bras du Chevalier, et sort avec lui.*)

SCENE XI.

LA BAILLIVE, LE VICOMTE.

LA BAILLIVE, *donnant la main au Vicomte, avec des graces nonchalantes.*

Vicomte, vous êtes surprenant, en tout!... mais en tout!

LE VICOMTE, *en s'en allant avec la Baillive.*

Eh! mais, ma Princesse, je ne cesserai jamais de vous étonner, moi! jamais! jamais!

Digitized by Google

SCENE XII.

LE BAILLI, JACQUELINE, *arrivant, sans bruit, par une porte opposée à celle par laquelle sont sortis les quatre autres personnages, et passant devant la table, sans appercevoir la tête à perruque.*

JACQUELINE.

OUI, Monsieu, quoiqu'on ne voie goutte dans le Jardin, ils y sont, c'tapendant, allés tretous, pour y jouer à la climisette, m'est avis. Ainsi, ignia pas à craindre qu'vous les rencontriez, et qu'vous soyez découvart.

LE BAILLI, *d'un air très-chagrin.*

Oui, mon enfant!

JACQUELINE.

Mais, pour Dieu! not'Maître, n'allais pas dire à not'homme que c'est moi qui vous ont introduit dans vot'prope maison par la petite porte du potager. Thomas me mangeroit, s'il savoit ça!

LE BAILLI.

Non, Jacqueline; je ne te compromettrai pas. Va-t'en, et laisse-moi seul ici ronger mon frein.

(*Jacqueline sort.*)

SCENE XIII.

LE BAILLI, *seul.*

Je ne saurois croire encore que ma femme me soit infidelle. Pour imprudente, oh ! je la crois très-imprudente !.... Cela est jeune ; cela aime à plaire : cela souffre les petites galanteries.... Qu'elle ait aussi l'indiscrétion d'accepter des parties de plaisir ; et qu'elle y laisse prendre avec elle des libertés honnêtes mais gaillardes, qu'on y tienne des propos peu mesurés, oh ! je n'en voudrois pas jurer.... mais du point essentiel, j'en répondrois, sur ma tête.... Dans le fond, ma femme est sage ; elle a de la vertu .... ce qui s'appelle de la vertu. Il n'est donc question que de l'arrêter sur le bord du précipice, en lui donnant à penser que je la crois plus coupable qu'elle ne l'est, en effet. Cette idée seule la fera, sur le champ, rentrer dans son devoir.... (*Appercevant la tête à perruque et riant.*) Que vois-je ?.... Ils ont mis ma tête à perruque à leur table ?... Ah ! ah ! cette bouffonnerie me confirme encore que tout ceci n'est qu'une espiéglerie de ma femme ; et rien de plus.... Allons, allons, il n'y a que de la jeunesse et de la folie dans tout cela.... (*Entendant tirer quelques pétards*) Mais, qu'entends-je ? on tire un feu d'artifice !... Allons le voir, par cette croisée qui est-là au fond.... A présent que je suis un peu remis, je puis bien prendre ma part, sans qu'il s'en doutent, de leurs

plaisirs et de leurs extravagances. Ensuite, j'approfondirai si...

(On tire le feu d'artifice.)

(Le Bailli s'approche d'une fenêtre du fond, d'où il voit le feu sans être vu des autres personnages. Revenant au bord du théâtre, après que le feu est tiré :)

Ce feu-là est joli!.... très-joli!.... Mais, je suis, moi-même, un joli garçon de m'amuser à toutes ces baguenauderies-là! mes soupçons renaissent de plus belle, et je crains bien d'être... ce que je n'ose dire!..... Tâchons de nous en éclaircir. Eh! pardi! ils vont revenir achever leur collation; cachons-nous... sous ma Robe.

(Il s'approche de la table, et s'enveloppe de la Robe, à travers de laquelle il passe la tête.)

Ecoutons tout, et ne sortons pas de là pour des discours simplement. Il faut bien m'assurer par des actions... Oui. oui, demeurons-y, avec une patience de chat, jusqu'à ce que je voie... que je voie... Ah! Ciel! fais que je ne voie rien....

(Entendant revenir les quatre autres personnages.)

J'entends du bruit, enveloppons-nous bien de ma Robe.

SCENE XIV.

LA BAILLIVE, LE VICOMTE, L'ELUE, LE CHEVALIER, LE BAILLI, *caché sous sa robe.*

LA BAILLIVE, *au Vicomte, en se donnant des graces.*

VOTRE feu étoit délicieux, mon cher Vicomte!

LE VICOMTE.

Fi donc, Madame! c'est une misere! je n'ai pas voulu donner dans le grand, de peur de faire jaser vos voisins; et que cela ne fît demain l'histoire de votre petite ville.

L'ÉLUE, *d'un air étourdi, à la Baillive.*

Eh! mais, que direz-vous donc du Chevalier qui m'a empêché de voir le feu, moi?

LE CHEVALIER, *en riant.*

Moi, Madame? Quelle calomnie! Vous ai-je bouché les yeux, donc?

LE VICOMTE, *en riant aussi, à l'Elue.*

Allons, allons, Madame, il faut passer cela au Chevalier. Il est singulier dans tout ce qu'il fait!

LA BAILLIVE, *souriant.*

Oh ! le Vicomte a été moins fou; il n'a fait éclater tout le feu de son amour qu'après que celui d'artifice a été tiré.

LE VICOMTE, *à la Baillive et à l'Elue, en affectant un air sérieux et de mystère.*

Doucement donc, Mesdames, doucement. Vous dites, là imprudemment tous vos secrets ! les murs ont des oreilles, et si cette tête à perruque-là en avoit?

LA BAILLIVE, *à l'Elue.*

Le Vicomte a raison !.... (*Montrant la tête à perruque, et lui mettant la main sous le menton.*) Voyez donc moi qui ne pense pas que mon mari est là, qui nous écoute !

L'ÉLUE, *en riant.*

Et avec attention, même!

LE CHEVALIER, *en riant aussi.*

Sans plaisir, pourtant. Mais je parie qu'il n'a pas perdu un mot de tout ce que vous avez dit ! Les têtes à perruque souvent ne pensent pas ; mais elles entendent quelquefois ce qu'on pense.

LA BAILLIVE.

Oh ! bien pour consoler le bonhomme de ses petites infortunes, remettons-nous à table avec lui, et tâchons de l'égayer.

(*Ils se remettent tous les quatre à table.*)

LE VICOMTE, *montrant la tête à perruque.*

Parbleu ! c'est une politesse que nous lui devons, et il le faut faire rire, malgré sa gravité et son énorme chevelure !

L'ELUE.

Nous l'avons laissé-là, ce pauvre Bailli, se morfondre assez long-tems.

LE CHEVALIER.

Oui, mais si nous mangeons, Mesdames, nous ferons tort à notre réveillon.

LA BAILLIVE, *prenant la bouteille.*

Aussi ne mangerons-nous point; nous acheverons seulement notre punch.

LE CHEVALIER, *tendant son verre à l'Elue, qui lui verse du punch.*

Oh ! pour cela j'en suis.

LE VICOMTE, *tendant le sien à la Baillive, que lui en verse aussi.*

Et moi aussi.... Allons, allons; buvons et chantons.... Tenez, je commence, moi.

(*Il chante.*)

Air : *des Feuillantines.*

Amis, buvons les santés
Des Beautés
Dont nos yeux sont enchantés !

Puisqu'Amour livre à nos flammes
Les petits, les petits, les petits cœurs de nos Dames!

TOUS LES QUATRE, *chantant en chœur, et en choquant le verre.*

Les petits, les petits, les petits cœurs de nos Dames!

LA BAILLIVE, *après avoir bu.*

Voici ma Chanson, moi.

(*Elle chante.*)

Air : *La trop innocente Colette*, &c.

Jean (c'est comme on nomme mon homme)
Est un Jean... écoute s'il pleut!...
Son pere le fit Gen...tilhomme,
La nature Jean... qui ne peut...

(*Le Bailli fait remuer la tête à perruque.*)

LE CHEVALIER, *interrompant.*

Miracle! Mesdames!.... La tête à perruque vient de remuer, d'elle-même, à tous ces mots de Jean, de Jean qui ne peut. Jugez par-là combien le Bailli, s'il étoit-là, seroit sensible à son état, puisque sa tête à perruque en est émue au point de ...

LE VICOMTE, *l'interrompant.*

Que tu es fou, avec tes visions (*Montrant la Baillive.*) Quel diable! tu interromps Madame, dans l'endroit le plus interressant de son couplet! (*A la Baillive.*) Ah! recommencez, Reine! je vous en supplie!

LA BAILLIVE.

Il n'y a pas de mal; je vais recommencer.
(*Elle chante.*)

Jean (c'est comme on nomme mon homme)
Est un Jean... écoute s'il pleut !....
Son pere le fit Gen...tilhomme;
La nature Jean... qui ne peut ;
Sa valeur, un Jean... qu'on assomme,
Un Jean de Nivelle, un vrai Jean....

(*Regardant le Vicomte.*)

Moi, cher amant, vous savez comme,
Avec vous, encore hier, j'en
J'en fis un Jean
J'en fis un Jean!

LE CHEVALIER, *au Vicomte.*

Elle chante comme un petit Ange!

LE VICOMTE, *la carressant.*

Elle est divine!

L'ÉLUE.

Elle est délicieuse, mais délicieuse!.... (*Au Chevalier.*) Allons, à vous.... Je veux dire, à toi.... Chevalier.

LE CHEVALIER.

Va, je veux bien, moi.... Mais je ne sais que des vieilleries.... (*A la Baillive.*) Ah! tenez, je vais vous

dire le Madrigal que je fis pour Madame l'Élue, auparavant que nous fussions arrangés.

(*Il chante.*)

Air : *Son Altesse me congédie*, &c.

Finissons, Madame l'Elue:
Je vous ai plu ; vous m'avez plue.
A votre cœur j'en ai voulu;
Au mien vous en avez voulu....
Ah ! du Ciel je suis un Élu,
Si je puis avoir mon Élue !

LA BAILLIVE.

Diantre ! M. le Chevalier, vous faites des couplets comme un César !

LE VICOMTE, *à l'Elue.*

Eh ! bien, Madame, vous restez-là, vous, comme une grande inutile?

L'ÉLUE, *vivement, et en riant.*

Non.... Mais, après tous ces couplets gaillards-là, il me prend envie, à moi, de vous chanter : *Jardins, etc.*

Elle commence ce grand air:

Jardins que la Nature et l'Art.... etc.

LE CHEVALIER, LA BAILLIVE ET LE VICOMTE, *se récriant, à l'Elue.*

Miséricorde ! miséricorde!

L'ÉLUE.

Allons, allons, ne vous récriez pas tant !... Là,

là, calmez-vous!.... A la place de *Jardins*, *etc.*, je vais vous chanter un couplet, que vous ne connoissez pas, ni les uns, ni les autres. Il est d'un de nos Messieurs de l'Académie de Caen, qui le composa la veille de son mariage. Ecoutez-le; le voici.

(*Elle chante.*)

Air : *Tarare, pompon*, &c.

Croirai-je que de rien
Je ferai quelque chose?
Au dire d'un Ancien,
De rien l'on ne fait rien.
Mais l'amour, si je l'ose,
Trouvera le moyen
De faire quelque chose
De rien.

LE VICOMTE, *gaiement.*

Voilà un des plus jolis riens que je connoisse! Il est appétissant, ce petit rien-là!

LE CHEVALIER, *gaiement aussi.*

Eh! bien, d'un rien, comme celui-là, j'en sais tirer des choses admirables; j'en tire un parti étonnant.... (*Regardant l'Elue.*) Madame l'Elue est-là pour le dire?

LA BAILLIVE, *en riant.*

Qu'il est Gascon!.... (*Au Vicomte.*) Allons, à vous, Vicomte. Chantez-nous-là.... chantez-nous

quelque Ronde... un peu... polissonne.. un peu.. là !.. un peu... vous entendez?... quelque chose... un peu vif... là...

LE VICOMTE.

Je le veux bien; mais c'est donc à condition que vous ferez *chorus*?

LA BAILLIVE.

Sans doute!

LE CHEVALIER, *au Vicomte.*

Eh! mais, apparemment!

L'ÉLU, *au Vicomte.*

Eh! mais, c'est ce que nous demandons.

LE VICOMTE, *très-gaiement.*

Allons, Mesdames; et de la gaieté!

(*Il chante.*)

Air : *Chantons* Lætamini, ou : *Ça ne durera pas toujours*, &c.

Sur toute la nature
L'on voit régner l'amour.
Est-il de Créature
Qui n'aime pas un jour?

(*Refrain.*)

Du grand Kaire à Moscou,
De Stockholm au Pérou,
Dans la France, et par-tout,
Tout mortel aime et boit.

(*Ils chantent tous les quatre en chœur, le refrain.*)

Du grand Kaire, &c.

L'Hermite, en sa Cabane,
Dans son Temple un Iman;
Un Chanoine en soutane,
Un Turc en doliman,

(*Ils reprennent, tous les quatre, en chœur, le refrain.*)

Du grand Kaire, etc.

Par un nœud légitime,
Les uns vont à cela,
D'autres prennent la dixme
Des épouses qu'on a.

(*Ils reprennent, tous les quatre, en chœur, le refrain.*)

Du grand Kaire, etc.

Nos Dieux, dans le bel âge,
Sont l'Amour et les Ris;
Mais le seul cocuage
Est le Dieu des maris.

(*Refrain.*)

Du grand Kaire, etc.

(*Ce dernier* chorus *est arrêté, dès le commencement, par le Chevalier, le Bailli faisant encore mouvoir la tête à perruque.*)

LE CHEVALIER, *interrompant le refrain.*
Oh! parbleu! pour ce coup-ci, je m'y ferois hacher!.... La tête à perruque vient de remuer, très-fort, sur mon Dieu! Je ne badine pas!

LE VICOMTE, *avec impatience.*

Allons, allons, c'est quelqu'un de nous dont les pieds l'auront poussée, sans doute. Peux-tu croire, sérieusement qu'une tête à perruque ait des convulsions, d'elle-même?... (*En riant.*) Serois-tu Convulsioniste jusqu'à ce point-là?

L'ÉLUE, *au Chevalier.*

Oh! pardi! Chevalier, vous êtes insoutenable d'interrompre toujours comme cela!... (*Au Vicomte.*) Oh! recommencez ce couplet-là, M. le Vicomte, je vous en supplie!

LE VICOMTE.

De tout mon cœur, Madame!

(*Il chante.*)

Nos Dieux, dans le bel âge,
Sont l'Amour et les Ris;
Mais le seul cocuage
Est le Dieu des maris.

(*Ils reprennent, tous les quatre, en chœur, le refrain.*)

Du grand Kaire, etc.

LA BAILLIVE.

A merveille, Vicomte!.... Mais, je fais une réflexion... nous avons tous chanté, excepté le Bailli. Eh! si nous le pryions actuellement de nous chanter un petit air à son tour

L'ÉLUE.

Comment! ma chere, tu veux faire chanter une tête à perruque?

LA BAILLIVE, *gaiement.*

Seroit-ce donc la premiere qui auroit chanté? N'en avez-vous jamais entendu à notre Cathédrale?

LE CHEVALIER, *à l'Elue.*

Et à l'Opéra, tous les Débutans, à votre avis?

LE VICOMTE, *à l'Elue.*

Et dans le monde, n'en entendez-vous pas parler, tous les jours? Rien n'est plus commun.... (*Le Bailli éternue.*) (*A la Baillive, qu'il croit avoir éternué.*) A vos souhaits, Madame!.... Vous éternuez bien fort!

LA BAILLIVE.

Je n'ai point éternué!

L'ÉLUE, *au Vicomte.*

Non, vraiement, ni moi!

LE VICOMTE.

Parbleu! ni moi, non plus: et si ce n'est aucun de nous autres, il faut que ce soit la tête à perruque, à laquelle il vient de prendre un rhume de cerveau; car, très-sûrement, l'on a éternué!

LA BAILLIVE.

Cela est vrai!

L'ÉLUE, *au Vicomte.*

Cela est certain!

LE CHEVALIER, *au Vicomte.*

Je l'ai entendu!

LE VICOMTE.

En ce cas-là, de peur que ce rhume-là n'ait des suites, buvons à la santé du Bailli?

LA BAILLIVE.

C'est bien dit!

LE CHEVALIER, *au Vicomte.*

Volontiers!

L'ÉLU, *au Vicomte.*

Tope!

LE VICOMTE, *à la Baillive.*

Allons, Madame, à la santé de votre cher mari. C'est à vous à la lui adresser; et songez bien à l'appeler par son nom propre!

LA BAILLIVE.

Que vous êtes malicieux Vicomte!... Mais, ma foi! vous n'en serez pas dédit.... (*A la tête à perruque.*) A ta santé, cocu!

LE BAILLI, *passant la tête par la fente de sa Robe.* Je te remercie, coquine!

(*Tous les quatre personnages effrayés de cette apparition, renversent la table, les bouteilles, les assiettes, etc., et s'enfuyent, en criant.*)

SCENE XV et derniere.

LE BAILLI, *seul.*

AH! malheureux!.... et ils me brisent tout, en s'enfuyant!.... De toutes les façons, c'est moi qui paye les pots cassés de tout ceci!

FIN.

3269 =

